

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60
 Départements. 18 36 72
 Union Postale. 21 42 84
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Notre Empire Africain

Lorsque Prévost-Paradol, à la fin de son livre la *France Nouvelle*, écrivait ces pages prophétiques que tout homme d'État, en France, devrait avoir sans cesse dans la pensée, et qu'il intitula : *L'Avenir*, il tournait ses espérances vers l'Algérie, qui était alors notre seule colonie africaine, et voici ce qu'il écrivait : « Il n'y a que deux façons de concevoir la destinée future de la France : ou bien nous resterons ce que nous sommes, nous consommant sur place dans une agitation intermittente et impuissante, au milieu de la transformation de tout ce qui nous entoure, et nous tomberons dans une honteuse insignifiance, sur ce globe occupé par la postérité de nos anciens rivaux, parlant leur langue, dominé par leurs usages, rempli de leurs affaires, soit qu'ils vivent unis pour exploiter en commun le reste de la race humaine, soit qu'ils se jalousent et se combattent au-dessus de nos têtes ; ou bien, de quatre-vingts à cent millions de Français établis sur les deux rives de la Méditerranée, maintiendront, à travers les temps, le nom, la langue et la légitime considération de la France. Qu'on en soit sûr, bien persuadé : ce n'est pas à un moindre prix, ni avec de moindres forces qu'on pourra être compté pour quelque chose et suffisamment respecté dans ce monde nouveau dans lequel vivront nos petits-fils. Puisse la préoccupation de ce redoutable avenir nous faire estimer à leur juste prix nos misérables querelles, et nous unir dans un vœu ardent et dans un généreux effort pour la perpétuité et pour l'honneur du nom français. »

Depuis que Prévost-Paradol traçait, non sans un doute amer, ce vaste programme, les événements ont marché, les faits se sont accomplis. Ce vaste empire qu'il rêvait a été fondé, du moins dans ses grandes lignes, par une politique suivie et persévérante, bien faite pour servir de réponse à ceux qui, les pieds au feu, le havanaux aux lèvres, siroient leur café, en désespérant des forces et de l'activité de notre pays.

Repassons en l'esprit les étapes de ce grand travail qui a arraché un cri d'admiration, même à nos plus tenaces adversaires, l'Algérie qui, en 1830, n'était qu'une terre ingrate, « un camp, un champ d'exercices pour notre armée », est devenue une colonie brillante, où la race française, par une sorte de miracle qui n'étonne que ceux qui s'étonnent de tout, devient prolifique, et dont le beau vignoble a sauvé, dans les temps de crise, l'avenir du vignoble français ; la Tunisie a été conquise, et sa mise en valeur n'a rien qui ne puisse être comparé à ce qui s'est fait dans les plus belles colonies étrangères ; le Sénégal s'est étendu, en remontant le cours de son fleuve et en devenant la pépinière de notre armée d'expansion vers l'intérieur. Nous avions affaire à des rivaux solidement implantés sur la côte occidentale de l'Afrique : partout, nous les avons tournés, circonscrits, enfermés. En 1889, une première convention nous a assurée le cours supérieur du Niger et a développé nos établissements de la Casamance et du Fouta-Djallon. La colonie portugaise de la Guinée, la colonie anglaise de Sainte-Marie-de-Bathurst, la colonie anglaise de Sierra-Leone, la petite république de Libéria, dangereuse par son obscure position internationale, ont été cernées, délimitées, enclavées. A la côte d'Ivoire, des arrangements non moins féconds nous ont assuré le cours des fleuves qui pénètrent vers l'intérieur, le Cavally, le Lahou, la Comogé, la Volta. La belle campagne du Dahomey a porté notre bantierland vers les plateaux sains et peuplés du Mossi et du Gando ; la colonie allemande du Togo a été cernée, à son tour. Puis, c'a été le tour du Cameroun allemand. Enfin, nos comptoirs isolés et imprudents du Gabon se sont portés vers l'intérieur. Brazza, héroïque et dévoué, rencontrant, sur les rives du Congo, la belle expédition de Stanley mystérieusement amenée de l'intérieur sur les bords du grand fleuve africain, et du même coup portait à des centaines de kilomètres sur le haut fleuve les assises nouvelles de notre futur établissement. Celui-ci, par bonds successifs, pénétrait dans le continent noir. Il occupait l'Alima, la Sangha, l'Oubanghi et ses affluents du Nord, le Banghi, le Kotto, le Mbomou, le Shinko. La convention de 1894 nous assurait le contact définitif avec le bassin du Nil.

Cependant, la Tunisie restait encore soumise aux engagements pris lors de sa conquête ; notre protectorat y était précaire. Les arrangements conclus successivement avec toutes les puissances, en 1896 et 1897, la libéraient complètement. Nous étions, désormais, du Maroc à la Tripolitaine, en terre française.

Ces points d'attache nombreux établis sur les côtes de la Méditerranée et de l'Océan, ces jalons posés hardiment sur le cours des grands fleuves n'étaient pas unis encore ; ils ne suffisaient pas pour faire de nos possessions africaines un tout continu. Ce fut l'objet de cette difficile négociation du Niger, dix fois reprise, et qui, on peut le dire, fut la préoccupation constante de notre diplomatie, depuis que les bases en furent posées, en 1894, dans des conférences où M. Phipps représentait l'Angleterre, jusqu'à l'heure présente. Enfin, en juin 1898, on put conclure : tout le cours du Niger nous était acquis, de sa source à l'océan, au sud de Say, tous nos établissements du Sénégal et de la côte étaient reliés ; le Mossi nous appartenait, notre colonie du Dahomey s'ouvrait en éventail de la Volta au Niger ; sur l'autre rive, la colonie anglaise de la Benoué

trouvait sa limite, au sud du Sahara algérien. Enfin le lac Tchad était entouré par les possessions françaises. Sa rive septentrionale et sa rive orientale nous étaient reconnues. D'Algérie à Brazzaville, les possessions françaises faisaient un territoire ininterrompu. Quand Gentil, dans sa belle exploration du Chari, nous apporta un traité de protectorat sur le Baghirmi, ce traité ne fut contesté par personne.

Ces données générales, incluses dans la convention du Niger, viennent d'être, d'ailleurs, confirmées et précisées par l'arrangement franco-anglais signé il y a quelques jours, et déposé récemment sur le bureau des Chambres. Les limites sont maintenant fixées, du côté du bassin du Nil. L'Angleterre se réserve le Darfour et le Kordofan ; elle admet et prévoit notre libre développement dans le Ouadaï, le Kamen et le Borkou.

Le Français aime la précision ; il aime les solutions claires ; il désire savoir où il est pour décider ce qu'il lui convient de faire. Il le sait maintenant. Nulle part, son droit n'est contesté ; partout son domaine est reconnu par ses rivaux de la veille. Le rêve de Prévost-Paradol s'est singulièrement agrandi et il est diplomatiquement réalisé et dépassé.

Ainsi, se trouve également confirmée une autre parole prophétique, autrement antique et respectable, celle de la Genèse elle-même qui, du fond des âges, surgit dans une prédiction solennelle : « Que Dieu habite la tente de Sem ! Que Dieu donne l'étendue à Japhet » ; et le commentateur qui a exhumé, à propos, ces lointaines paroles, M. le comte de Castries, ajoute dans une claire vision du sens profond de la parole sacrée : « Ils sont bien là, en effet, face à face les descendants des deux fils de Noé : les fils de Sem, fiers de leur foi, adorant le Dieu de leurs pères, le Dieu qui avait visité la tente d'Abraham ; et l'Aryen fils de Japhet, celui qui s'étend par la conquête. »

C'est qu'en effet, dans ce vaste empire qui naît aux côtes où les vagues barbaresques mèrent dans la mer bleue leurs blanches mosquées et qui s'étend par les sables, par les dunes, par les déserts, jusqu'à la noire forêt où Stanley vit ses compagnons périr sous les gouttes de la pluie éternelle ; dans ce vaste empire où tant de peuples, tant de races, tant de religions se heurtent et se pénètrent comme dans un chaos, notre civilisation se trouve face à face, partout et toujours, avec le problème de l'Islam. C'est là, tâche de demain, et c'est là son nouveau devoir.

Il y a dix ans, alors que les premiers linéaments de cette immense conquête s'effaçaient à peine, il était de mode de railler, à Londres, les immenses étendues de terre *légère, très légère*, où le coq gaulois allait pouvoir *gratter à son aise*. Mais, dès cette époque aussi, un homme expert, plus que nul autre, aux choses de l'Afrique s'abstenait de cette douce gaieté : « Les Français ont pris la bonne part, disait-il, ils ont le pays des soldats et des confréries. » Stanley voyait juste ; il connaissait l'histoire de l'Afrique ; il savait que ce sombre désert, semé des os des caravaniers et des chameliers, entend circuler, sur ses plaines silencieuses, la parole qui unit dans une même foi ces espaces immenses ; il savait que dans ce désert même, dans ses oasis, sur ses civilisations rudimentaires mais déjà organisées, quelque chose comme des Algéries ou des Tunisiennes intérieures, qui n'attendent, peut-être, du dehors, que le souffle nouveau qui leur rendra leur vieille vitalité.

Quand, au début de ce siècle, le prince des voyageurs africains, Barth, parcourut les régions du Tchad, il fut surpris de voir des villes policées, défendues par des armées puissantes, comptant, par vingt mille, des cavaliers vêtus de la cotte de mailles et couverts du casque de Saladin ; il assista aux conseils des rois, à l'enseignement donné, dans les mosquées, par les imams venant de La Mecque ; il suivit les longues routes semées d'un peuple paisible se rendant aux marchés des villes et vaquant à ses affaires ; c'était comme le monde des *Mille et une Nuits* s'ouvrait tout à coup devant lui. Tombouctou était alors la capitale de l'Afrique occidentale, un grand centre d'affaires, l'entrepôt général de la richesse de ces vastes régions. Ce passé est récent. Il a connu des splendeurs qui ont duré des siècles et que nous pouvons revoir. Tombouctou sembla sacrée par son passé, par sa situation à distance égale du Sénégal, de l'Algérie, de la Tunisie, du Dahomey et du lac Tchad. De là, peut-être, partira l'action rayonnante qui étendra l'influence française sur ces immenses régions.

Mais que de problèmes, que de difficultés, que de responsabilités pour en arriver à ce résultat entrevu comme le rêve du plus lointain avenir ! D'abord, le problème que nous signalons tout à l'heure, celui qui nous étreint et nous prend, pour ainsi dire, à la gorge, celui de l'Islam ; puis l'autre, non moins grave, qui fait aborder avec tout autant de rapidité et de décision, celui des voies de communication ; puis les autres qui se pressent et réclament leur tour : celui de la colonisation, celui de l'exploitation, celui des concessions, celui des Compagnies à chartes.

Que faire et par où commencer ? Dans l'état actuel des choses, je ne vois, quant à moi, qu'une seule façon de procéder. Avant d'agir, délibérer mûrement.

Autant que je puis avoir une opinion sur des questions qui me passionnent depuis des années, je supplie le gouvernement, je supplie les Chambres de prendre tout le temps de la réflexion, avant de décider de quel pas ils partiront, et surtout, de ne laisser que le moins possible au hasard. Je les prie instamment de constituer, avant tout, une Commission

composée de personnes choisies, d'une compétence et d'une honorabilité indiscutables, et qui serait chargée de lui présenter un rapport complet sur la ligne de conduite à tenir pour la mise en valeur de ce vaste domaine. Les questions indiquées tout à l'heure (et combien d'autres !) seraient l'objet de ses délibérations et de son enquête. Elle entendrait tout le monde : les pionniers comme Brazza et Binger, les savants comme Clermont-Ganneau et de Castries, les militaires comme Archinard, Duchesne et Trentinian, les financiers, les ingénieurs, les colonisateurs, les politiques comme les gouverneurs et anciens gouverneurs des établissements qui doivent vivre désormais d'une vie commune. Encore une fois, son devoir serait de tracer les grandes lignes et d'indiquer des vues d'ensemble. Le gouvernement, les Chambres s'il y a lieu, auraient ensuite à agir et à légiférer.

Ainsi, toutes les forces vives de notre pays seraient penchées à la fois sur ces graves et difficiles problèmes. Pensez-vous que, de leur collaboration, de leur contact, il ne surgirait pas je ne sais quelle force, quelle ardeur, quel enthousiasme qui enflammerait le pays tout entier et qui le tournerait, avec sa foi, son zèle, son esprit de sacrifices, vers la tâche séculaire qui s'ouvre devant lui ?

L'heure est décisive. Un siècle se ferme, un siècle va s'ouvrir. Abordons avec sang-froid et maturité les grands desseins et les vastes œuvres qui sont préparées pour le salut, pour la gloire, pour l'extension et la prospérité de la France, — de la *Plus Grande France*.

Gabriel Hanotaux.

AU JOUR LE JOUR

Où elles s'habillent

Chaque année, à cette époque, quantité de nos lectrices de province et de l'étranger nous demandent quelques renseignements sur les modes nouvelles.

Comment refuser ? A dire vrai, nous ne sommes pas compétentes en pareille matière, et les termes techniques nous échappent. Crêpe de Chine, mousseline de soie, linon, batiste, foulard, tout cela fait frémir dans notre cerveau masculin, et il est impossible de nous y reconnaître.

Le plus simple était donc de s'adresser à un grand couturier.

C'est à Redfern que nous avons rendu visite. Redfern, le couturier des Reines et des princesses élégantes, breveté de toutes les cours d'Europe, à qui les premiers encouragements sont venus de la princesse de Galles. Aussi a-t-il son petit salon des Altesses, où apparaissent de nombreuses photographies de royales ou impériales clientes ! avec dédicace, s'il vous plaît.

Dans cette visite que j'ai faite à la maison Redfern, j'ai pu constater plus de quarante commandes en voie d'exécution pour différents cours d'Europe, à qui les premiers encouragements sont venus de la princesse de Galles. Aussi a-t-il son petit salon des Altesses, où apparaissent de nombreuses photographies de royales ou impériales clientes ! avec dédicace, s'il vous plaît.

Dans cette visite que j'ai faite à la maison Redfern, j'ai pu constater plus de quarante commandes en voie d'exécution pour différents cours d'Europe, à qui les premiers encouragements sont venus de la princesse de Galles. Aussi a-t-il son petit salon des Altesses, où apparaissent de nombreuses photographies de royales ou impériales clientes ! avec dédicace, s'il vous plaît.

C'est un monde que la maison de Redfern. Pendant une heure, il m'a fallu monter, descendre par trente-six escaliers ; entrer dans quarante ateliers où travaillent plus de cinquante ouvrières. On m'a fait voir leurs refectoirs, les ateliers de fourrures, les magasins où l'on conserve les mannequins donnant exactement la taille des souveraines et des clientes étrangères. Je n'ai vu que de loin les salons, les dix-sept petits salons d'essayage, le théâtre — c'est-à-dire une scène avec grandes glaces et rampe électrique pour l'essayage d'ensemble des toilettes — et, enfin, j'ai vu tant de choses que j'ai demandé grâce. Et je me suis assis pour voir le défilé des toilettes nouvelles.

Me voilà — telle une princesse — installée dans un bon fauteuil, et voyant arriver successivement, glissant sur les tapis, les jeunes filles qu'on appelle aussi des mannequins, parées de la toilette-modèle. Elles savent à merveille entrer, marcher, se tourner en faisant valoir les plis de la robe : leur rôle est muet, mais il est éloquent.

Tout de suite, on me fait voir une merveille : une toilette Louis XVI dans les ornements ont été relevés avec soin, dans les gravures de l'époque, à la Bibliothèque nationale. Qu'on imagine une jupe de taffetas biscuit, découpée à la main par des médaillons de mousseline de soie transparente, brodés en sanguine de petits ornements légers et entourés de rubans plissés de même nuance avec broderies. Devant de tulle et de dentelle de soie bleue clair, à garniture de crêpe beige, flottant sur un corsage de dessous en gaze imprimée.

Encore une robe Louis XVI : corsage formant ceinture et se terminant par de longs pans en arrière ; panne grise à pois blancs et dentelle genre Argenteau sur transparent de soie.

Robe de visite en foulard à pois et rayures ondées. Robe de batiste brodée en blanc sur transparent de soie grise. Costume marin pour le yachting, avec attaches pour raccourcir la jupe. Costume gracieux pour courses ou Concours hippique : jupe drap beige, corsage de soie bleue clair, à garniture de crêpe beige, flottant sur un corsage de dessous en gaze imprimée.

Encore une robe Louis XVI : corsage formant ceinture et se terminant par de longs pans en arrière ; panne grise à pois blancs et dentelle genre Argenteau sur transparent de soie.

Costumes japonais pour robe de chambre : draperie de vrai crêpe de Chine ivoire, brodé en blanc, avec ceinture de velours orange.

Nouveau spectacle. Les manteaux : manteau espagnol tout rouge, rejeté sur l'épaule à la façon des hidalgos — invention de Redfern, d'il y a douze ans, rééditée par lui cette année. Manteau d'automobile tout droit et raide, très

masculin, en gros drap beige à grosses plis, doublé de drap écossais. Paletot court de taille, à trois collets, en drap bleu, et long sur les hanches.

Mais il me faut abréger, car j'ai encore la lingerie à voir, une lingerie d'une telle légèreté qu'un souffle, — ce semble, — ferait voler ces petites chemises-bébé, à épaulettes gonflées, et ces corsages de mousseline, à pois blancs ou de soie, et ces cravates-cols d'une si simple coquetterie. Et cette robe de chambre Empire, toute droite, en mousseline à pois blancs, avec manches de dalmatique et entre-deux de dentelle : c'est encore une merveille de grâce et de simplicité !

Mais en voilà assez. J'aurais l'air de faire une réclame, et je ne fais que donner des notes à celles qui, de loin, veulent suivre les modes de demain.

La règle générale est la légèreté des étoffes, les broderies, les dentelles, le style Louis XVI ou le style Empire modernisés, car il n'y a jamais copier. Il y a, dans la mode de l'année, beaucoup de flou, dans les étoffes et un art particulier de la draperie souvent enveloppante.

Et maintenant... faites à votre idée !

Brummel.

Échos

La Température

La température marquait hier à Paris 13° au-dessus le matin à huit heures, 19° à midi, 15° à 4 heures. À Alger. Un temps nuageux et doux, avec quelques ondées dans l'air, est probable. Après une très belle journée, le baromètre indiquait le soir 767mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 15° ; à midi, 20°. Temps splendide.

Les Courses

A 2 heures, Courses à Auteuil. — Gagnants de Robert Milton :

Prix du Fleuret : Janval.
 Prix de Clairefontaine : Fusain II.
 Prix de la Tour : Euryale.
 Prix Bride-Abattue : Paléornis.
 Prix Clin-Foc : Lock.
 Prix de Bezons : Lynch.

CONCOURS HIPPIQUE

A 9 heures du matin : Examens d'équitation pour jeunes gens de 10 à 20 ans. — A 1 heure 1/2 : Prix d'appareilleuse, 4^e classe. — A 3 heures : Prix international, 1^{re} série, attelages à deux chevaux. — A 4 heures 1/2 : Sauts d'obstacles. Prix couplés. Gentlemen.

UN PEU PLUS DE CLARTÉ

J'ai remarqué, au cours d'une carrière de presse d'ici longue, que les journalistes ressemblent aux autres hommes, surtout sur ce point : quand ils se font, c'est qu'ils ont tort. Il faut donc conclure que les feuilles antirevisionnistes ont tort, car leurs rédacteurs se mettent dans des états réellement affligeants. On ne peut, sans être ému par une pitie sincère, assister à leurs fureurs, et il n'est tenté constamment de les prier de se reposer un peu, et surtout de bien se couvrir en sortant, car ils doivent prendre très chaud, et, par ce temps d'influenza, les refroidissements sont dangereux.

Ils ne sont pas parvenus, d'ailleurs, non plus à dissimuler la stupefaction que leur a causée l'imperturbable sérénité avec laquelle nous donnons dans leur intégralité les dépositions des témoins qui soutiennent la culpabilité du condamné.

C'est qu'il leur est impossible de comprendre notre état d'âme. Eux, ils « veulent » que Dreyfus soit coupable. Nous, nous ne « voulons » pas que Dreyfus soit innocent. Nous voulons simplement qu'on nous démontre sa culpabilité sur laquelle nous nourrissons des doutes qui survivent aux dépositions de MM. Cavaignac et Roget, et que même ces dépositions forlontes.

C'est pourquoi les antirevisionnistes suppriment tout ce qui les gêne. Nous, nous ne supprimons rien, parce que rien ne nous gêne.

J'ai déjà hier rendu hommage à l'habileté et à l'ingéniosité de M. le général Roget, qui a su transformer en semoule assimilable l'indigeste macaroni de M. Cavaignac ; mais j'ai marqué aussi que sa déposition aurait gagné à ne pas être précédée d'une déclaration d'incompétence, et de cet aveu, loyal d'ailleurs, que le général ne s'était occupé de l'affaire Dreyfus que lorsque le condamné était depuis trois ans déjà à l'île du Diable.

Il aurait gagné aussi à un peu plus de précision dans les détails techniques. Ainsi, en discutant le bordereau, le général dit que la pièce de 120 court date de 1891. C'est une erreur. La pièce de canon de 120 court porte, en caractères fondus avec elle, la mention du modèle de 1890. Son frein est le même que celui de la pièce de 155 court sur affût de plate-forme, qui date de 1888. En 1891, les planches du canon de 120 court furent envoyées à Saint-Cyr. Et en 1892, le chef d'escadron professeur du cours d'artillerie décrivit à ses élèves le frein hydro-pneumatique, en indiquant que le principe de ce frein conduisait au canon à tir rapide de campagne.

De même encore, la déposition du général aurait gagné en autorité si son auteur avait pu démontrer qu'il n'avait aucune animosité contre le condamné. Or, le colonel Fabre a déposé devant M. Besson d'Ormescheville que le commandant Bertin et le lieutenant-colonel Roget lui avaient fourni sur Dreyfus des renseignements de nature à fermer au futur condamné les portes de l'état-major général. Ces renseignements ne sont pas, d'ailleurs, d'accord avec la déposition du

général, qui déclare que Dreyfus lui faisait l'effet d'un officier remarquable. En somme, un peu plus de clarté est absolument nécessaire. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Le Président de la République a quitté Paris hier soir, à neuf heures et demie, se rendant à Montélimar.

M. Loubet est arrivé à la gare de Lyon, sans escorte, dans un landau fermé, où avaient pris place le général Bailleul, secrétaire général de la Présidence ; M. Combarieu, directeur du cabinet civil, et M. Paul Loubet.

Le Président de la République a été reçu par MM. Charles Dupuy, président du Conseil ; Lebret, garde des sceaux ; Viger, ministre de l'Agriculture ; Jules Legrand, sous-secrétaire d'État à l'Intérieur ; le général Zurlinden, gouverneur de Paris ; le commandant Moreau, ainsi que par le haut personnel de la Compagnie de Lyon.

Il a été salué, sur le quai du départ, par MM. Crozier et Mollard, directeur et sous-directeur du protocole ; Viguié, directeur de la sûreté générale ; Laurent, secrétaire général de la Préfecture de police ; Bruman, secrétaire général de la préfecture de la Seine ; Poulet, chef du secrétariat particulier du Président de la République.

A 9 h. 25, M. Loubet est monté dans le wagon présidentiel, accompagné de MM. Charles Dupuy, général Bailleul, Combarieu, commandant Legrand, Claude-Bernard, chef adjoint du cabinet du président du Conseil ; Noblemare, directeur de la Compagnie de Lyon ; Baudry, ingénieur en chef du matériel ; Mauris, chef de l'exploitation ; Ruel, inspecteur du mouvement.

Le train présidentiel se compose de deux voitures ayant servi au voyage des souverains russes à Paris, d'un wagon-restaurant et de plusieurs wagons de première classe.

Le Président de la République, à son arrivée à la gare, où se pressait une foule nombreuse, avait été accueilli par les cris de « Vive Loubet ! » Les mêmes cris ont salué le départ du train.

Le lieutenant de vaisseau Huguet est désigné pour être attaché, à la date du 15 avril, à la maison militaire du Président de la République.

Un décret paru hier au *Journal officiel* enregistre la réintégration dans les cadres de la marine des neuf officiers de marine qui avaient été mis à la retraite les 27 et 29 mars 1892 et qui s'étaient pourvus devant le Conseil d'État contre la mesure les atteignant.

Ce sont MM. les capitaines de frégate Lecoq, Carpentier, Masseau, Lafon, Collet, Audic, et MM. les lieutenants de vaisseau Viaud, Sevére, Poullain de Saint-Père.

Ainsi que nous l'avons dit déjà, ces officiers sont replacés au rang qui leur est assigné par la date de leur nomination au grade dont ils sont titulaires.

Une des personnalités les plus sympathiques du parti impérialiste, et qui avait longtemps tenu dans ce parti une place considérable, M. Alphonse Levert, est mort hier après une longue maladie. Il était dans sa soixante-quatrième année.

Ancien préfet de l'Empire, préfet brillant, d'une hauteur de vues exceptionnelle, diplomate autant que fonctionnaire, M. Levert avait été élu député à l'Assemblée nationale de Versailles, puis à la Chambre des députés où il était une des têtes du groupe bonapartiste. Il s'était retiré des luttes politiques depuis sept ou huit ans.

Il laisse trois enfants : Mme Sarlande, femme de l'ancien député de la Dordogne ; Mme Paul Le Roux, femme du sénateur de la Vendée, et M. Maurice Levert.

M. Alphonse Levert était commandeur de la Légion d'honneur.

La Société des Tavernes Pousset et Royale réunies a été bien inspirée en devenant propriétaire de la Taverne de l'Opéra, car elle a fait de cette maison un restaurant de premier ordre fréquenté par les commerçants du quartier et par les étrangers, pour qui la promenade de l'avenue de l'Opéra a conservé tout son prestige.

Le jury de peinture s'est montré cette année plus sévère que les années précédentes.

Ordinairement, en effet, le nombre des toiles reçues dépasse deux mille, et l'année dernière, la dernière peinture du Salon portait le numéro 2,405.

Or, le jury n'a reçu cette année que treize cents tableaux et n'a pas voulu dépasser ce chiffre fatidique.

Quant aux repêchages, le nombre n'a pas dépassé quarante-neuf toiles. Si l'on ajoute à ces chiffres maigres, pendant lequel le jury de 1890 a siégé, les envois des hors-concours, on atteint un total de dix-neuf cent vingt-quatre tableaux.

L'Angelus de Corot.

Cette toile si caractéristique, si saisissante, dont nous avons parlé les premiers, sera vendue mardi prochain à l'Hôtel Drouot, par les soins de M^{re} Chevallier, commissaire-priseur, et de M. Moliné, expert, ainsi que l'*Etoile du Berger*, de Ch. Jacquet, et un *Canal de Hollande la nuit*, de Jongkind. Ces deux derniers tableaux sont également d'une qualité exceptionnelle et dignes de représenter dans nos musées ces deux maîtres qui n'y figurent pas.

Ces trois remarquables pièces iront-elles encore enrichir les collections étrangères ?

Exposition particulière. Hôtel Drouot, salle 10, le lundi 10 avril.

Salon du Figaro.

Hier a eu lieu, au milieu d'une nombreuse assistance, le vernissage de l'Exposition du *Castel Béranger*. Aujourd'hui, inauguration publique de cette exposition, qui sera ouverte tous les jours de onze heures à six heures.

Hors Paris

Nous avons parlé, il y a quelques jours, du terrible accident de cheval qui coûtait la vie à un jeune élève de l'École militaire de Saint-Cyr, M. André Sarrai. Les obsèques du malheureux garçon, qui appartenait au culte protestant, ont été l'occasion d'une manifestation touchante.

Sur le désir du général Maillard, commandant l'École, avec l'assentiment de l'autorité catholique et de l'évêque de Versailles, le pasteur protestant, M. Messines, a célébré le service funèbre dans la chapelle catholique de l'École de Saint-Cyr, l'ancienne chapelle de Mme de Maintenon. L'allocution prononcée par M. Messines a produit une impression profonde.

Abbazia, délicieuse station d'hiver dont la vogue augmente chaque année, se prépare à recevoir le roi et la reine de Roumanie. C'est la villa « Angiolina » que la Compagnie Internationale des Grands Hôtels met à la disposition de ses hôtes royaux. Leur arrivée est annoncée pour le 10 avril.

De Monte-Carlo :

« Le Rigi d'hiver est en ce moment dans toute sa beauté. Cette semaine, la duchesse de Manchester, qui y demeure, a offert un déjeuner intime au prince de Galles, au grand-duc Michel et à quelques personnages de choix. Le menu était signé Noël et Pattard, dont les triomphes culinaires ne se comptent plus. »

Le Rigi d'hiver et la Turbie — c'est tout un — sont toujours « le clou » incontesté des promenades sur le littoral.

Nouvelles à la Main

Le milliardaire X... porte volontiers des chapeaux un peu... défranchés.

L'autre soir, il arriva au cercle avec un huit-reflets éblouissant.

Etonnement général.

— Tiens, tiens ! dit quelqu'un, X... a donc fait un héritage ?

Le Masque de Fer.

L'E

DOSSIER DE L'ENQUÊTE

DE LA

COUR DE CASSATION

(SUITE)

DÉPOSITION DE M. BERTULUS

Juge d'instruction

SEANCE DU 9 DÉCEMBRE 1898

M. Bertulus. — En novembre 1897, M. le général de Pellieux m'écrivit pour venir le voir, à la Place. Il avait certains renseignements à me demander sur la façon dont il devait s'y prendre pour diriger l'enquête dont il venait d'être chargé contre le commandant Esterhazy.

Avant de me rendre à cette invitation, je demandai des instructions à M. le procureur général.

Ces instructions tardant à venir et ne voulant pas faire trop attendre au général ma réponse, je pris sur moi de me rendre au ministère

dant Ravary, et celui-ci en fut touché au point qu'il me répondit : *Je vais étudier la question ; j'en parlerai.*

Cette conversation avec le commandant Ravary a été surprise par l'arrivée, vers cinq heures du soir, du commandant d'état-major de Villeroche (si je me souviens bien du nom).

A quelques jours de là, le commandant Ravary vint me voir au Palais, au sujet de l'affaire Lemerrier-Picard.

Je m'empressai de lui demander s'il avait suivi mon conseil, et il me répondit : *Non, ça n'est pas utile. J'en ai parlé ; cela n'est pas nécessaire.*

Je n'insistai pas.

Le 28 janvier 1898, je fus requis d'avoir à instruire en faux, usage de faux et complicité contre X...

Il s'agissait des télégrammes Speranza et Blanche.

Je fis venir le colonel Picquart qui je vis, à cette occasion, pour la seconde fois.

Je l'avais vu, pour la première fois, quelques jours auparavant, au sujet de l'affaire Sandherr.

Avant, je ne l'avais jamais vu.

J'étais allé quelque fois au ministère de la guerre, bureau des renseignements, pour affaires de service.

J'avais toujours évité de demander le colonel Picquart, que le commandant Henry m'avait dépeint comme un homme taillon, difficile à vivre ; je connaissais depuis longtemps le commandant Henry, MM. Lauth et Junck, et je préférais m'adresser à eux.

Le colonel Picquart m'exposa d'abord verbalement, très longuement, son affaire.

Je l'écoutai avec patience et même, au début, avec une certaine méfiance.

Mais ses dires, nets, précis, toujours corroborés, ne tardèrent pas à gagner ma confiance et, alors seulement, je dictai à mon greffier la longue déposition que vous avez pu lire dans ma procédure.

Pendant que j'étais ainsi à étudier le caractère du colonel Picquart, c'est-à-dire avant d'avoir fait la dictée dont je viens de parler, j'eus l'occasion d'aller au ministère de la guerre pour recueillir moi-même certains renseignements sur Lemerrier-Picard.

Ceci devait se passer le premier ou le second jour de l'affaire Zola.

Ne trouvant pas au bureau du colonel Henry tout ce que je désirais, je montai chez le général Gonse.

Ce fut le colonel Henry qui m'introduisit.

Bientôt, le colonel Henry se retira et je demeurai seul avec le général Gonse ; celui-ci se mit à me parler de l'affaire Dreyfus.

Il m'affirma que la culpabilité de Dreyfus n'était pas douteuse et, pour me convaincre, il sortit du coffre-fort placé à la gauche de sa table un assez volumineux dossier. Il sortit de ce dossier deux ou trois pièces dont il me fit rapidement l'analyse ; puis il me passa la photographie d'un écrit sur lequel je jetai rapidement les yeux et qui était signé *Alexandre*. Il ne m'est plus possible de dire exactement ce que contenait cet écrit.

Cependant, comme j'éprouvais une certaine curiosité devant ce document, je m'approchai de la fenêtre pour le voir de plus près. Alors le général me le reprit, prétextant le temps qui pressait.

Je n'insistai pas et me retirai, ne faisant aucune objection aux affirmations du général Gonse, contre lesquelles je n'avais d'ailleurs aucun argument à opposer.

Le général Gonse me reconduisit jusqu'au haut de l'escalier que l'on trouve à la suite d'une longue galerie s'étendant sur la droite de la porte de son cabinet.

Chemin faisant, le général me dit : *Vous voyez Picquart, dites-lui bien que de son attitude à l'audience dépend toute sa carrière ; il sait que je le tiens en estime.*

Je lui objectai que la façon dont le général de Pellieux l'avait traité n'était pas faite pour lui donner confiance et que je ne pourrais lui remonter le moral qu'à la condition de lui porter ses paroles réconfortantes et en lui faisant connaître leur origine.

Je lui demandai de le découvrir vis-à-vis de Picquart.

Il s'y refusa. Il me dit : *Arrangez-vous pour lui faire comprendre que vous tenez de bonne source l'assurance que sa carrière militaire ne sera pas brisée, s'il sait demeurer militaire.*

Si j'insiste sur cet incident, c'est qu'il a pesé d'un poids considérable dans mon esprit.

Pendant tous les débats de la Cour d'assises, j'ai vu Picquart deux fois par jour, avant et après l'audience.

Chaque fois, pensant à ce que m'avait dit le général Gonse, je me suis efforcé de lui rappeler ce qu'un officier de son rang devait à l'armée, dont il avait été l'un des privilégiés. J'avoue que mon effort n'a jamais été bien pénible, car chaque fois j'ai trouvé le colonel Picquart aussi froid, aussi déterminé à demeurer militaire qu'il était possible de le désirer.

Il aurait pu, lors de certains incidents, au procès Zola, soulever un vrai scandale ; et quand je l'en félicitai, ensuite, il me répondit que tant qu'il aurait l'honneur de porter l'épaulette, il lui sacrifierait tout.

Aussi chaque fois qu'il m'était donné de voir le général Gonse, je lui rappelais la conversation tenue dans son couloir, et je lui demandais de tout faire pour que Picquart ne fût pas rayé des cadres de l'armée, puisque lui-même le tenait pour un brillant officier.

Le jour où le décret de mise en réforme du colonel Picquart a été signé, j'eus l'honneur de recevoir la visite du général Gonse dans mon cabinet. Je lui rappelai la promesse qu'il m'avait faite en faveur de Picquart, et j'insistai, car je savais que la décision du ministre de la guerre était imminente.

Le général Gonse m'assura qu'il allait, sans perdre de temps, faire tout ce qu'il pourrait.

Il était deux ou trois heures de l'après-midi. Or, le matin, au Conseil des ministres, le décret de mise en réforme avait été signé.

Devenu plus libre dans ses dires, le colonel Picquart répondit à sa mise en réforme par une dénonciation plus formelle contre Esterhazy et contre du Paty de Clam.

Je suivis mon information, j'entendis de nombreux témoins, entre autres M. du Paty de Clam.

Je fis venir enfin Esterhazy.

A la suite d'une longue déposition, Esterhazy reconnut que c'était lui qui avait

inspiré, documenté le rédacteur des articles parus dans la *Libre Parole* les 15, 16 et 17 novembre 1897 et signés : « Dixi ».

Cette déclaration était évidemment importante et permettait de conclure contre Esterhazy. Mais je trouvais, étant donnée la passion des partis, que je devais exiger davantage avant de l'inculper officiellement.

J'en étais là quand Picquart vint me signaler Christian Esterhazy.

Je citai ce témoin qui, après avoir, pendant près d'une heure, refusé de répondre à toutes mes questions, se décida à parler, quand je lui eus fait la preuve que je ne lui demandais pas une déclaration, car j'en savais autant sinon plus que lui, mais que je lui demandais une confirmation.

Les dépositions de Christian Esterhazy reçues, avec pièces à l'appui établissant leur sincérité, je les communiquai à M. le procureur de la République. Ce magistrat me répondit par réquisitoire, en date du 12 juillet 1898, me requérant d'informer pour faux, usage de faux et complicité, contre Walsin-Esterhazy et la fille Pays.

En me remettant ce réquisitoire, M. le procureur de la République me pria de procéder, le jour même, à une perquisition au domicile de la fille Pays, 49, rue de Douai, où Esterhazy avait pris gîte. Accompagné de M. le substitut Thomas, je me rendis chez la fille Pays et je procédai à toutes perquisitions utiles, en présence de la fille Pays d'abord et ensuite d'Esterhazy.

Dans une poitrine japonaise, placée sur la cheminée du salon, je trouvai moi-même un nombre assez considérable de petits morceaux de papier écrits.

Je m'appliquai à essayer de les reconstituer et, ma première tentative m'ayant montré que ces morceaux de papier pouvaient offrir un intérêt à l'affaire, je les mis dans une enveloppe, je fis sceller par mon greffier cette enveloppe, avec signature de la fille Pays, et je réservai la reconstitution définitive de ces documents pour une date ultérieure.

Ce travail terminé, Esterhazy se présenta dans le salon. Je lui signifiai que je l'arrêtais et j'ordonnai aux agents de le fouiller.

On me remit son portefeuille que je plaçai, avec l'enveloppe dont je viens de parler, dans une valise où j'avais, avec le concours de la fille Pays, déjà placé une quantité considérable de lettres.

Cette valise n'ayant pas suffi, je fus obligé de prendre un immense carton à chapeau qui, à son tour, ne tarda pas à être rempli.

Le tout fut scellé et envoyé au Palais.

Le 15 juillet, l'ouverture des scellés commença à la maison d'arrêt de la Santé, en présence d'Esterhazy, de la fille Pays, de M. Tézenas et de M. Jeanmaire.

Cette ouverture des scellés devait avoir lieu dans mon cabinet, mais Esterhazy me fit dire qu'il était malade et dans l'impossibilité de venir. D'accord avec M. Tézenas et M. Jeanmaire, il fut décidé que nous emmenions Mlle Pays à la Santé, et que, dans le cabinet du directeur, nous procéderions à l'ouverture et au tri des scellés.

C'est avant le départ pour la Santé que je fis entrer dans mon cabinet Mlle Pays et que je lui demandai si elle consentait à venir avec nous à la Santé.

Elle répondit tout de suite affirmativement et, sans que je l'aie interrogée, elle commença, avec la volubilité féminine, à me reprocher de l'avoir arrêtée, s'empresant d'ajouter que si j'avais voulu lui éviter Saint-Lazare elle m'aurait volontiers dit toute la vérité.

En dehors de ces documents dont je viens de parler, il s'en est trouvé d'autres, que j'ai mis aussi sous scellés ouverts, et qu'Esterhazy n'a pas hésité à reconnaître comme émanant — bien qu'ils ne fussent pas signés, ou signés illisiblement — soit du colonel Henry, soit du commandant Paulin de Saint-Morel.

Il y a, si mes souvenirs sont fidèles, un petit bleu dans lequel le commandant Paulin de Saint-Morel donnerait un rendez-vous à Esterhazy.

D'ailleurs, tous les documents qui m'ont paru intéressants, et ceux aussi sur lesquels je n'ai pas eu d'explications suffisantes, j'ai eu soin de les mettre sous scellés ouverts et la Cour les a en main.

Le lundi 18 juillet, le lieutenant-colonel Henry, entre une heure et deux heures de l'après-midi, se présenta à mon cabinet porteur d'une lettre de M. le ministre de la guerre, l'accréditant auprès de moi pour vérifier les scellés, voir et emporter tous documents qui lui paraîtraient intéresser la défense extérieure de l'Etat.

J'avais été averti de cette visite par lettre de M. le procureur général.

Je fis observer au colonel Henry que la loi de décembre 1897 ne me permettait pas de lui donner immédiatement satisfaction, que nous allions ensemble choisir jour et heure, et que je notifierais la date de l'interrogatoire et de la réouverture des scellés aux défenseurs d'Esterhazy et de la fille Pays.

Il fut décidé que nous choisirions le 21 juillet.

Comme j'avais l'ordre de M. le procureur général de satisfaire à la demande de M. le ministre de la guerre, je me mis à causer des scellés avec le colonel Henry, dans mon arrière-cabinet.

Je lui montrai d'abord les scellés du n° 1, le Mémoire de M. Jeanmaire, la pièce anglaise, et enfin la note sur laquelle on lisait le mot *Bâle* et le nom C.

En présence de ces documents, le colonel Henry éprouva une réelle émotion.

Il me dit que je pouvais sauver l'honneur de l'armée, que je le devais.

Je lui fis remarquer que je ne serais jamais sourd à un pareil appel. Et je lui développai les charges écrasantes que ces documents apportaient contre Esterhazy et contre du Paty de Clam.

J'appelai son attention sur le mot *Bâle* et sur le nom C. Ces deux mots étaient pour moi toute une révélation.

C'était la preuve qu'Esterhazy avait trouvé au bureau des renseignements des concours coupables.

Henry, comprenant que la lumière s'éclaircissait, me vint, cessa toute discussion, reconnut que *Bâle* voulait rappeler un certain voyage qu'il fit avec le capitaine Lauth pour entendre le sieur C, et finit par m'avouer que les auteurs des télégrammes *Blanche* et *Speranza* n'étaient autres qu'Esterhazy et du Paty de Clam.

Il me demanda de ne rien faire jusqu'à ce qu'il fût allé, au ministère, rendre compte de notre conversation au général Rogot, m'affirmant que ce général n'hésiterait pas à se rendre aussitôt auprès de moi.

Je répondis que je serais à mon cabinet jusqu'à six heures et demie du soir, et j'ajoutai : *Je vous autorise à dire au général absolument tout ce qui s'est passé ici, entre vous et moi.*

Henry se leva pour se retirer.

A ce moment, en souvenir des rela-

pas nié les propos qu'il avait tenus au sujet du général de Boisdeffre ; mais il a déclaré qu'il n'avait officiellement rien à répondre à ce sujet, et qu'il se refusait à signer quoi que ce soit, si le nom du général était cité.

Je me contentai de reproduire exactement les affirmations dernières, les seules, à mon sens, que j'avais le droit de retenir.

Quand je montrai à Esterhazy deux Mémoires, l'un de la main de M. Jeanmaire, l'autre d'une main inconnue — Mémoires dans lesquels il était dit que, pour conjurer la catastrophe qui se préparait, il était indispensable de poser la question sur le terrain patriotique, de renverser au besoin le ministère, et d'obtenir que le général de Boisdeffre se manifestât à l'audience — Esterhazy me répondit : *M. Jeanmaire est là ; il s'expliquera.*

Je parle de la pièce cotée 39, du scellé 4. Il n'y a pas de confusion à faire : c'est un seul et même Mémoire à deux exemplaires. M. Jeanmaire ayant sur-le-champ reconnu que l'un de ces exemplaires était de sa main, je n'hésitai pas à le lui rendre, à cause de sa qualité d'avocat ; mais je gardai le deuxième exemplaire, et je demandai à Esterhazy dans quel but il avait conservé ces documents.

Esterhazy me répondit qu'il en avait fait faire une copie propre, et qu'il l'avait envoyée à l'état-major.

Toute cette ouverture des scellés, tout ce qui s'est passé non seulement à la Santé, mais encore dans mon cabinet, à toujours eu pour témoins M. Tézenas et M. Jeanmaire.

Jamais Esterhazy n'est resté une seconde avec moi sans être assisté, soit de ses deux défenseurs, soit de l'un ou de l'autre.

Ce Mémoire, que je signale à l'attention de la Cour, entre, à mon sens, d'une façon complète dans la question de connexité qu'à bien voulu me poser M. le président.

J'ai eu ensuite à remettre sous scellés deux autres pièces, sur lesquelles j'ai besoin d'insister :

1° Une pièce, écrite en anglais, mais d'une écriture autre que celle d'Esterhazy ;

2° Une autre pièce, écrite en français, de la main d'Esterhazy, sous forme de note, dans laquelle on lit deux mots « *Bâle* » et un nom propre commençant, qui, d'après ce que vous me dites, monsieur le président, a été désigné, dans les dépositions antérieures, par les initiales R. C.

Cette dernière pièce contenait un certain nombre de lignes et paraissait être un mémorandum ; mais je n'ai pas gardé le souvenir de ce qu'elle contenait.

Par suite de mes relations avec le bureau des renseignements, à l'occasion des diverses affaires d'espionnage que j'ai eu à instruire, je savais que le nom commençant par un C, que je viens de vous citer, est celui d'un agent étranger à la solde de la France.

C'est la découverte de ce nom qui m'a décidé à mettre sous scellés cette pièce. La pièce anglaise parlait, entre autres choses, du général Billot dans un sens injurieux.

En dehors de ces documents dont je viens de parler, il s'en est trouvé d'autres, que j'ai mis aussi sous scellés ouverts, et qu'Esterhazy n'a pas hésité à reconnaître comme émanant — bien qu'ils ne fussent pas signés, ou signés illisiblement — soit du colonel Henry, soit du commandant Paulin de Saint-Morel.

Il y a, si mes souvenirs sont fidèles, un petit bleu dans lequel le commandant Paulin de Saint-Morel donnerait un rendez-vous à Esterhazy.

D'ailleurs, tous les documents qui m'ont paru intéressants, et ceux aussi sur lesquels je n'ai pas eu d'explications suffisantes, j'ai eu soin de les mettre sous scellés ouverts et la Cour les a en main.

Le lundi 18 juillet, le lieutenant-colonel Henry, entre une heure et deux heures de l'après-midi, se présenta à mon cabinet porteur d'une lettre de M. le ministre de la guerre, l'accréditant auprès de moi pour vérifier les scellés, voir et emporter tous documents qui lui paraîtraient intéresser la défense extérieure de l'Etat.

J'avais été averti de cette visite par lettre de M. le procureur général.

Je fis observer au colonel Henry que la loi de décembre 1897 ne me permettait pas de lui donner immédiatement satisfaction, que nous allions ensemble choisir jour et heure, et que je notifierais la date de l'interrogatoire et de la réouverture des scellés aux défenseurs d'Esterhazy et de la fille Pays.

Il fut décidé que nous choisirions le 21 juillet.

Comme j'avais l'ordre de M. le procureur général de satisfaire à la demande de M. le ministre de la guerre, je me mis à causer des scellés avec le colonel Henry, dans mon arrière-cabinet.

Je lui montrai d'abord les scellés du n° 1, le Mémoire de M. Jeanmaire, la pièce anglaise, et enfin la note sur laquelle on lisait le mot *Bâle* et le nom C.

En présence de ces documents, le colonel Henry éprouva une réelle émotion.

Il me dit que je pouvais sauver l'honneur de l'armée, que je le devais.

Je lui fis remarquer que je ne serais jamais sourd à un pareil appel. Et je lui développai les charges écrasantes que ces documents apportaient contre Esterhazy et contre du Paty de Clam.

J'appelai son attention sur le mot *Bâle* et sur le nom C. Ces deux mots étaient pour moi toute une révélation.

C'était la preuve qu'Esterhazy avait trouvé au bureau des renseignements des concours coupables.

Henry, comprenant que la lumière s'éclaircissait, me vint, cessa toute discussion, reconnut que *Bâle* voulait rappeler un certain voyage qu'il fit avec le capitaine Lauth pour entendre le sieur C, et finit par m'avouer que les auteurs des télégrammes *Blanche* et *Speranza* n'étaient autres qu'Esterhazy et du Paty de Clam.

Il me demanda de ne rien faire jusqu'à ce qu'il fût allé, au ministère, rendre compte de notre conversation au général Rogot, m'affirmant que ce général n'hésiterait pas à se rendre aussitôt auprès de moi.

Je répondis que je serais à mon cabinet jusqu'à six heures et demie du soir, et j'ajoutai : *Je vous autorise à dire au général absolument tout ce qui s'est passé ici, entre vous et moi.*

Henry se leva pour se retirer.

A ce moment, en souvenir des rela-

tions courtoises, déjà anciennes, que j'avais eues avec Henry, je crus de mon devoir de le retenir et de lui dire : *Ce n'est pas tout. Esterhazy et du Paty sont coupables. Que du Paty se fasse sauter la cervelle ce soir, et qu'on laisse la justice suivre son cours contre Esterhazy, le faussaire, et non le traître. Mais il y a encore un danger, et ce danger, c'est vous. J'ai eu en main, pendant deux jours, une lettre signée Esterhazy, et cette lettre n'est pas la seule de ce genre. Dans cette lettre, adressée à M. Jules Roche, Esterhazy — qui fournissait à ce député certains renseignements circonstanciés sur certains errements du ministère de la guerre — fait de votre caractère, de vos aptitudes, le plus détestable tableau.*

Il dit aussi que vous n'êtes qu'un besoin, et que vous êtes demeuré un être.

Tout cela remonterait à une date bien antérieure au procès Dreyfus.

Je lui fis remarquer que si pareils documents venaient à tomber dans les mains de ses ennemis, on en tirerait contre lui les conséquences les plus graves, et que certains experts pourraient facilement aller jusqu'à soutenir que celui qui documentait Esterhazy n'était autre que lui, Henry.

Devant une pareille hypothèse, Henry s'effondra dans son fauteuil, sans dire un mot.

Puis, tout à coup il se mit à pleurer à chaudes larmes, puis ensuite se lever, venir à moi, m'enlacer de ses bras, puis me prendre la tête dans ses deux mains, m'embrasser au front et aux joues à pleine bouche, me répétant : *Sauvez-moi !*

Je poussai Henry dans son fauteuil ; je laissai ses sanglots diminuer ; puis, tout à coup, comme se réveillant, il me dit :

— *Esterhazy est un bandit !*

Sans lui laisser le temps de continuer sa phrase, si tant est qu'il en eût le dessein, je lui répondis :

— *Esterhazy est l'auteur du bordereau.*

Alors, Henry ne me dit ni oui ni non. Il se contenta de me répéter :

— *N'insistez pas. N'insistez pas ! Avant tout, l'honneur de l'armée !*

Je ne crus pas devoir profiter davantage de la situation.

Henry était dans un tel état de trouble et d'émotion que j'eus pitié de lui.

Il était suppléant, dans toute la force du mot. Je n'étais, en réalité, saisi que des faux « *Speranza* » et « *Blanche* ». Je n'avais pas à aller au delà.

Quand Henry voulut sortir de mon cabinet, il passa devant mon greffier, puis, me ramenant dans mon arrière-cabinet, il me demanda, comme une faveur exceptionnelle, de sortir avec lui jusque dans le couloir des témoins, pour que, disant-il, le monde vit bien dans quels termes nous nous quittons, et aussi pour qu'on pût constater que je ne l'arrêtais pas.

J'avoue que je n'ai jamais compris la dernière partie de cette demande, car jamais pareille question ne s'était posée ; je n'en parle que pour bien montrer l'état d'esprit dans lequel se trouvait Henry quand il m'a quitté.

Je cédai à son désir.

Je restai à mon cabinet jusqu'à sept heures du soir. Personne du ministère ne vint.

Je ne revis Henry que le 21, jour fixé pour la réouverture des scellés.

Dès qu'il arriva dans mon cabinet, je le fis passer dans mon arrière-cabinet et je lui demandai des nouvelles du général Rogot.

Je trouvais Henry changé du tout au tout. Plus d'émotion, plus de gêne.

Il me répondit que, réflexion faite, tout ce que j'avais dans mon dossier était insuffisant.

Je n'insistai pas, et je procédai à la réouverture des scellés.

Henry ne trouva rien à revendiquer, même pas la pièce anglaise, même pas la note où il est question de Bâle.

Ce fut Esterhazy qui se paya le malin plaisir, quand Henry eut déclaré qu'il n'avait rien à prendre, de lui signaler les deux documents dont je viens de parler. Henry s'excusa, réclama ces deux documents, et je les lui remis.

A quelques jours de là, le ministère de la guerre demanda qu'une vérification nouvelle des scellés fût faite, cette fois par le colonel Henry et par le capitaine Junck.

D'accord avec les inculpés, j'y consentis.

Une vérification minutieuse et complète eut lieu ; mais ni Henry ni Junck ne revendiquèrent aucune pièce.

Après le départ de ces deux officiers, je dis à mon greffier : *Quelles pièces peuvent-ils bien chercher ?*

Alors, Esterhazy me répondit : *Oh ! je sais bien ! Ils cherchent la garde impériale, mais ils ne l'auront pas ; elle est en leur sein.*

En se servant de cette expression *garde impériale*, Esterhazy faisait allusion à une pièce qu'il considérait comme sa suprême sauvegarde, du moins je le suppose.

J'ai su depuis, par une demoiselle Barbier, et ceci à l'occasion de l'information actuellement ouverte contre Esterhazy pour escroquerie, que cette pièce, le soir de ma perquisition, se trouvait dans le fond d'un képi d'Esterhazy ; que j'ai eu ce képi en main, que j'en ai ouvert la coiffe, mais que je n'ai pas été jusqu'à oser enlever le cartonnage du fond, et que c'était là, dans ce cartonnage, que se trouvait la *garde impériale*. La demoiselle Barbier a ajouté que, pendant que j'avais ce képi en main, la demoiselle Pays a presque failli se trouver mal.

Voulant terminer ma procédure au sujet des faux *Blanche* et *Speranza*, je demandai à entendre une dernière fois le colonel Henry.

J'ai eu toutes les peines du monde à ce que cet officier supérieur repartît dans mon cabinet.

Il a fallu que je déclarasse que je ne communiquerais mon dossier que quand Henry serait venu.

J'ai fait prêter serment à Henry. Il a commencé par nier ses visites chez Mlle Pays et ce qu'il m'avait dit le 29 sur les télégrammes *Blanche* et *Speranza*.

J'ai été obligé de le prendre d'un peu haut avec lui ; et, par ce moyen, j'ai pu obtenir la déposition que vous avez au dossier.

Avant de se retirer, Henry demanda expressément, pour le ministère, l'autorisation de prendre copie de la déposition qu'il venait de signer.

Pour continuer dans le cercle que vous m'avez tracé, je dois vous faire connaître que j'ai saisi, ces jours derniers, dans les

maines du secrétaire de M. Edmond de Rothschild, deux lettres d'Esterhazy.

Dans une de ces lettres, l'expression : *Je pars (ou je vais partir) en manœuvres* se trouve tout entière. Ce sont deux lettres par lesquelles Esterhazy demande des secours d'argent à la maison de Rothschild, à la suite du duel Crémieux-Foa.

SECONDE

DÉPOSITION DE M. BERTULUS

SEANCE DU 10 DÉCEMBRE 1898

Le président. — Avez-vous apporté à la Cour les deux lettres à M. de Rothschild dont vous avez parlé dans votre première déposition et que vous lui avez offert de lui soumettre ?

M. Bertulus. — Oui, monsieur le président.

Non seulement je vous apporte les deux lettres écrites à M. de Rothschild par Walsin-Esterhazy, mais encore une autre lettre signée de Beauval, pièce qu'Esterhazy avait cru devoir joindre à l'appui d'une de ses demandes de secours à MM. de Rothschild.

La vue de cette lettre signée de Beauval m'ayant fait concevoir des doutes sur son authenticité, je fis rechercher l'adresse de ce M. de Beauval, et je le priai de passer hier à mon cabinet : souffrant et trop affaibli par l'âge, M. de Beauval s'est excusé par lettre de ne

l'appelait. Il répondait négativement, se retourna et s'endormit.

Le service de la Streté à par contre établi que le Chacal s'était rendu coupable d'attentats à la pudeur envers une mère et ses deux fils, dont le plus jeune est âgé de onze ans. Il sera confronté aujourd'hui avec ce dernier.

Plateaux à diné ce soir d'un fort bon appétit, il a trinqué avec les agents et il leur a dit :

— Faut pas (sic) que votre chef et vous me prenez pour un « mariolée » ; j'avouerai jamais parce que je n'ai rien à me reprocher.

LES CAFÉS CARVALHO

Les produits vendus sous une marque de fabrique quelconque sont généralement plus soignés, ceux qui les les fabriquent ayant à défendre la réputation de la marque.

C'est ce qui arrive pour les cafés Carvalho, vendus en boîtes cachetées chez les bons épiceries et 15, rue de Châteaubourg, 52, rue de Bagnolles, 85, rue Turbigo, 54, rue du Bac, 26, rue Cadet.

Bien écrire la marque et la signature sur chaque boîte.

DOUBLE SUICIDE

M. Montheuil, commissaire de police du quartier de la Goutte-d'Or, a constaté hier le double suicide, par asphyxie, de deux vieillards, les époux Ouf, âgés, le mari de soixante-douze ans, la femme de soixante-dix. Ils demeuraient 45, rue Polonoceau.

Ces pauvres gens, réduits à la misère, ont préféré la mort à la mendicité.

CONCOURS HIPPIQUE

Notre rédacteur sportif, Robert Milton, a tenu nos lecteurs au courant des différentes phases de ce Concours. L'élément commercial était largement représenté, il est juste de lui consacrer quelques lignes.

La « Carrosserie Industrielle », dont le siège social — au capital de 3,000,000 — est, 238, faubourg Saint-Martin, une de nos plus importantes maisons de carrosserie, présente de fort beaux spécimens de voitures aux lignes élégantes, remarquables par leur légèreté ; puis un grand choix de voitures de luxe de la marque « Magnat ».

La journée ayant commencé par les épreuves des chevaux de trait, citons parmi les vainqueurs la maison Veuve Alfred Pia, rue Eubourg, 30, dont les plus importantes et des plus anciennes maisons de transport ont leur domicile, qui a obtenu un prix et deux lots pour ses attelages très soignés à un, deux et trois chevaux.

Prix et lots ont été également accordés à M. Verrier-Dufour, 251, rue de Crimée (Tél. 402-67), pour ses attelages très corrects servant au transport des chevaux blessés.

Jean de Paris.

Figaro à la Bourse

Mercredi, 5 avril.

Début tout à fait satisfaisant. Mais ensuite, réaction presque générale, occasionnée par un assez fort recul de la *De Beers*, sur grosses ventes de Londres, vous savez que, lorsque la Bourse est nerveuse, il suffit d'un mouvement sur une valeur en vue pour entraîner toutes les autres. Du reste, il n'y a pas que la *De Beers* qui ait été agitée ; le *Rio* a également été secoué, et aussi l'*Extérieure*, mais dans des proportions moindres. En somme, et grâce à un petit relèvement survenu au cours de la séance, il n'y a pas grand mal. Néanmoins, la tendance générale est hésitante.

Le 3 0/0 est à 101 90, le 3 1/2 0/0 à 103 60 ; ce sont des diminutions de 5 et de 10 centimes. Le comptant marche à peu près comme le terme.

L'*Extérieure* recule de 25 centimes à 60 60 après 61 10. Les *Bons cubains* sont calmes. L'*Italian* a perdu 5 centimes à 94 55 après 94 70. Les rentes *turques* se relèvent : le C de 12 centimes à 26 75, le D de 25 centimes à 22 70. Les autres ne varient guère.

Etablissements de crédit sans grandes affaires ; les cours, par conséquent, n'offrent pas de bien grandes différences. La *Banque de Paris* reste à 1,025, le *Comptoir* à 605, la *Banque spéciale des Valeurs industrielles* à 237, la *Société générale* à 582, le *Credit foncier* à 750. Il y a eu aujourd'hui quatre tirages : pour *Communes* 1879, les *Communes* 1880, les *Communes* 1891 et les *Communes* 1899.

Hausse de 10 fr. sur le *Lyon* à 1,960, de 15 fr. sur le *Nord* à 2,465, de 7 fr. sur l'*Orléans* à 1,875. Les chemins espagnols sont calmes.

Le *Suez* passe de 3,800 à 3,795, la *Thomson-Houston* de 1,585 à 1,585, l'*Orléans-Alger* de 580 à 585, la *Sonovie* de 1,875 à 1,907. Le *Rio* perd 6 fr. à 1,044 après 1,057. La *De Beers* recule de 19 fr. à 685 50. Le reste est sans intérêt.

Le Boursier.

MINES D'OR

Poursuivant le plan que nous nous sommes tracé en commençant ces causeries sur les Mines d'or du Witwatersrand, nous passons aujourd'hui à l'étude des Compagnies qui méritent d'être particulièrement l'attention en ce moment. Disons tout de suite que ces études s'adressent non pas aux spéculateurs à crédit, mais aux personnes qui achètent avec leur argent, qui lèvent leurs titres et qui sont disposées à attendre patiemment des résultats et des améliorations ne pouvant être obtenus qu'à l'aide du temps.

Nous débuterons naturellement par les valeurs que nous avons classées dans la première catégorie, c'est-à-dire par les Compagnies en pleine marche et donnant des dividendes. C'est ce que nous appellerons les placements à « revenu immédiat » par opposition aux placements à « revenu différé » qui sont constitués par les Compagnies en période d'installation.

Pour notre premier conseil, nous avons cherché parmi les mines les Compagnies réunissant les deux conditions suivantes : 1^{re} longue durée ; 2^e perspective d'amélioration importante des rendements, par suite de l'augmentation du matériel de broyage. Pour les raisons que nous expliquerons ultérieurement, nous nous sommes décidés à donner la première place à la Compagnie

ROSE DEEP

L'espace nous étant mesuré, nous devons nous contenter d'énumérer brièvement aujourd'hui les détails qui serviront de base à notre étude.

La *Rose Deep* forme le « premier deep-level » de la *New Primrose* ; elle est bornée, à l'Est, par la *Glen Deep* qui est, elle-même, le « premier deep » de la *May Consolidated*, et, à l'Ouest, par la *Simmer and Jack*. Sa superficie mesure 182 hectares, soit environ 300 hectares.

Elle a un capital nominal de 435,000 actions de 1 livre sterling, et possède un outillage du dernier modèle, comprenant une batterie de 200 pilons avec usines pour le traitement des résidus et des slimes.

Elle a déclaré un premier dividende de 10 francs à la fin de décembre 1898. Depuis trois mois, la moyenne de ses bénéfices mensuels est de 750,000 francs. A ce taux, l'année entière donnerait 9 millions de francs ou 21 francs par action, et avec 200 pilons, la durée de la mine est estimée à vingt-quatre ans.

Mais outre que ce profit promet d'être dépassé, même dans les conditions actuelles de l'exploitation, la Compagnie va monter 60 pilons complémentaires.

Les actions *Rose Deep* ne se négocient, pour le moment, que sur le marché de Londres en titres nominatifs ; mais la Compagnie délivre aussi des actions au porteur. Nous croyons, en outre, que l'abandon du Timbre Français sera demandé prochainement, ce qui permettra de coter les titres à Paris.

La valeur est recherchée. Elle est cotée hier (voir notre cote de Londres) à liv. st. 2/8, soit (au change de 25 fr. 21 c. par li-

vre sterling), 261 fr. 55. Nous pensons que ce cours sera sensiblement dépassé avec le temps.

Henry Dupont.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

WAGONS-LITS. — Recettes du 11 au 20 mars : 353,312 francs, contre 309,271 francs en 1898. Du 12 au 20 mars, on a encaissé 2,265,700 francs ; soit une augmentation de 255,839 francs, ou 12 3/4 0/0, sur la même période de l'année dernière. — Les assemblées générales ordinaires et extraordinaires des actionnaires de cette Société sont convoquées pour le 18 avril. Les ordres du jour portent, pour l'assemblée ordinaire : rapports du Conseil d'administration et du Conseil de surveillance, examen du bilan au 31 décembre, fixation du dividende. — Pour l'assemblée extraordinaire : augmentation du capital social pour satisfaire au développement de l'entreprise. — Ces réunions auront lieu au siège social, à Bruxelles.

— BANQUE SPÉCIALE DES VALEURS INDUSTRIELLES. — Les actionnaires, réunis hier en assemblée extraordinaire, ont reçu la déclaration de souscription aux actions nouvelles émises en mars, et ont reconnu la sincérité des versements effectués. — L'assemblée ordinaire a approuvé les comptes de l'exercice finissant au 31 décembre 1898, et s'est soldée par un bénéfice de 3,442,775 fr. Le dividende a été fixé à 17 0/0 du capital. Dix pour cent ont été distribués, le solde, soit 7 fr. 10 c. payable à partir du 15 courant. Le dividende des parts de fondateurs est fixé à 350 fr. L'assemblée a décidé la coupe en dixièmes de ces parts de fondateurs.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 5 Avril

Le procès de Max Régis

GRENOBLE. — M. Max Régis ayant fait opposition à l'arrêt de la Cour d'assises de l'Isère du 20 février dernier, par lequel il a été condamné par défaut à trois ans de prison et mille francs d'amende, l'affaire revient, le 47 mai prochain, devant la même Cour.

Collision de trains de ballast

BORDEAUX. — On télégraphie de Rauzan (Gironde) que deux trains de ballast se sont rencontrés sur le territoire de Frontenac.

Il y a eu un mort, le mécanicien, et huit blessés, dont deux grièvement. Les détails manquent.

Meurtre et suicide

PERPIGNAN. — Un drame épouvantable a soulevé, hier matin, une véritable émotion en ville, tant à cause de la situation des victimes que de la société perpignanaise que par la notoriété attachée à leurs noms. Dès la première heure, M. Léon Bardou tirait, à bout portant, un coup de revolver sur sa belle-sœur, Mme Eugène Bardou, femme de l'ancien maire de Perpignan et candidat aux dernières élections législatives. La pauvre femme, qui s'était approchée de son parent le sourire aux lèvres, lui demandant ce que ses nouvelles, est tombée foudroyée sur place, ayant à ses côtés sa fille âgée de six ans. L'assassin s'est immédiatement brûlé la cervelle.

La triste nouvelle a été de suite répandue de tous les côtés par les deux ou trois cents employés que les frères Bardou occupent dans leur manufacture de papier à cigarettes, près la gare.

On se perd en conjectures sur les motifs de cet affreux événement. Les deux frères habitaient le même immeuble et paraissent vivre en bonne intelligence. Dans ces derniers temps, M. Léon Bardou était, dit-on, très tourmenté par des inquiétudes à tous les sens. On attribue donc cet acte horrible à la folie à laquelle ne seraient peut-être pas étrangères les diffamations d'un journal local, à l'occasion desquelles s'était ouvert un procès très retentissant dans la région.

Mme Bardou n'avait que trente-six ans seulement.

BUENOS-AYRES. — On annonce, de Punta-Arenas, l'arrivée du vapeur *Belgica* qui était parti pour une expédition au pôle sud.

Le navire est resté deux mois enfermé dans les glaces. Un membre de l'expédition, M. Danner, est mort.

Argus.

Courrier des Modes

Pour être mise avec élégance, il ne suffit pas d'avoir un costume irréprochable et d'être coiffée par la modiste en renom ; c'est surtout l'usage de ces petits détails de la toilette que se manifestent la distinction et le bon goût de la Parisienne. La toilette, qui semble un rien, a une grande importance : le réseau doit être très fin, très peu apparent, de façon à ne pas assombrir le teint, le chenille bien disposé faire un contraste heureux avec une peau bien blanche. Le gant toujours blanc, et qui, de la mode n'en change pas. Très grave aussi la préférence qu'il faut accorder aux manchettes de perles ou d'ombrelles — car ils sont devenus de véritables bijoux — qui se vendent sans être montés, tant ils ont de valeur, même en fantaisie que l'on fait très riche. Ce sont des têtes de cygne, canard, etc. Il faut délaissier les animaux par les vulgaires. Les branches d'iris, de bleuets, de cornichons s'enroulant autour du manche, font de jolies ombrelles que l'on recouvre, cet été, de quantité de dentelles, de mousseline de soie avec transparent de couleur.

Le costume tailleur, si en vogue au printemps, nous ramène à la chemiserie que l'on voulait proscrire. Mais, afin qu'elle paraisse moins négligée, on les porte avec collier de velours de toutes nuances, enrichis d'incrustations et de grandes franges d'acier faisant empiècement. La ceinture, en cuir fauve, blanc ou en ruban avec boucle en or Empire, doit être plus d'élégance à ce genre de robe trottée.

L'abondance de bijoux faux a rendu certaine valeur à l'acier que les dames adoptent, sans scrupule, alors que beaucoup se refusent absolument à porter le moindre objet en imitation d'or ou de pierres.

Il se fait de grandes plaques de ceinture formées, en acier fin, sur transparent de velours, de soie, de tulle, etc., ou sur cuir de ton clair.

Tous ces colifichets doivent être traités avec une grande sûreté de goût pour parer la femme avec modération, ainsi que savent le faire les spécialistes du genre.

Pour les chapeaux, on revient, cette saison, aux pailles très riches, d'une grande variété de nuances. C'est le riz blanc, ou des fantaisies en tresses fines, pas plus grosses qu'un fil, qui vont du jaune tilleul au jaune vieille paille, des tons bruns jusqu'au mordoré. Il y a surtout toute une gamme de bleu faïence bien nouvelle, de jolis gris argent, gris nickel, des luis Sèvres et encore beaucoup de Parme.

A l'exception générale de la Maison Nouvelle, où j'avais signalé, dans mon dernier courrier, de si jolis chapeaux, je trouve, dans une nouvelle visite, toute une série de merveilles récemment créées. J'en cite quelques-unes, notées au milieu de la foule des admiratrices :

Ravissante capeline d'Italie croquée en tulle, ou en Directoire, mi-berrière, brides et nœud turquoises avec lien de roseau, touffes d'hortensia mauve rose tombant irrégulièrement sur la passe.

Toque boléro plus classique en très fine paille de soie vieux bleu avec deux passes étagées, recouvertes d'un tulle, perruche brodée blanc, choux de deux tons d'or s'échappant des plumes d'autruche vieux bleu perruche.

Un autre, des plus heureux comme assemblage de coloris, est en paille échelle, brunie

ainsi que le blé mûr ; la calotte un peu haute est entourée de biais de velours d'un rouge chaud et d'un nœud retenant une jolie branche de cerisier : fleurs, feuilles et fruits.

Jolie capeline d'Italie, retournée de face et de côté, garnie de roses Niel et roses France au feuillage scrupuleusement imité de la nature.

Et c'est ainsi. A l'exposition de la Maison Nouvelle, rue de la Paix, on trouve chaque jour quelque création charmante qui vient d'apparaître, qu'il faut se hâter de saisir, car elle est vite enlevée. Pour être bien au courant de la mode, il est indispensable d'aller couramment après-midi faire une visite à la Maison Nouvelle. C'est le principe de la véritable élégance.

Un adorable colifichet, un de ces accessoires qui corsetent et complètent une toilette et dont l'effet gracieux est certain, c'est la ruhe ondoynante que vient de créer Aine-Montalié, et nos lectrices trouveront un choix immense dans les coquets magasins place Vendôme, 4. Ces ruhes sont faites avec des rubans rayés dégradés, terminés par un bord de comète en velours. Il est difficile, quand on ne les a pas vues, de s'en faire une idée. Mais, quand on les a sous les yeux, il est encore plus difficile de résister au désir de s'en parer.

Il y a mieux que l'élégance, il y a la beauté, et la robe la plus élégante ne saurait embellir un visage ridé et fané. Les femmes le savent bien et nous devenons mélancoliques lorsqu'on parle devant nous de la brièveté de nos charmes. Pourtant il est possible d'allonger leur tour court délai, de conserver longtemps un visage rayonnant chaque jour, en usant judicieusement des sachets de toilette du docteur Dyr dans toutes les toilettes.

J'ai eu souvent l'occasion de donner ici l'assurance que les sachets de toilette répandaient sur les visages la fraîcheur et la beauté. Je vois des personnes qui en usent depuis dix à quinze ans et qui paraissent jeunes comme à vingt ans. Quand on s'y prend un peu tard, si la ride commence à vous plisser le cadre des yeux, les sachets de beauté vous rendent promptement la fraîcheur perdue, et quelques applications de bandelettes auront vite effacé la ride. Avec les produits du docteur Dyr il ne faut jamais désespérer. En ne vous adressant qu'à l'heureux préparateur, Darsy, 54, faubourg Saint-Honoré, vous serez sûrs d'éviter les nombreuses imitations.

Clair de Chancocay.

LES THÉÂTRES

Porte-Saint-Martin : Plus que Reine ! pièce en cinq actes de M. Emile Bergerat.

Napoléon, qui est à la mode, et M. Coquelou qui jouent le rôle de Napoléon, voilà, certes, plus qu'il n'en fallait pour exciter et justifier la curiosité qui a été soulevée par *Plus que Reine* ! Cette curiosité n'a pas été déçue par une représentation et une interprétation très intéressantes. Avant de parler de l'une et de l'autre, je vais d'abord raconter les sept tableaux qui se déroulent devant nous.

Le premier se passe au Palais-Royal. Date : la veille du 13 vendémiaire. Bonaparte se promène dans le jardin, le soir, en sortant d'un dîner que lui a payé un camarade. Et sa destinée, sous une double face, se décide là, au contact de deux personnages : son frère Lucien et Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve du vicomte de Beauharnais, mort sur l'échafaud.

D'abord, c'est Lucien. Bonaparte, en disponibilité, laissé sans emploi et sans un sou vaillant par le ministère de la guerre, ayant reçu des ouvertures des Comités royalistes qui préparent l'insurrection de Vendémiaire contre la Convention, hésite. Junot, son camarade du siège de Toulon, essaye d'abord de lui rappeler ses sentiments jacobins. Mais Bonaparte n'écoute guère le brave et dévoué Junot. Seulement, Lucien arrive, retrouvant son frère au Palais-Royal. Lucien est, sinon l'âme de la famille, du moins le plus « arrivé ». Là a été le guide et le protecteur du jeune général oublié et qui a pas de quoi s'habiller d'un uniforme propre. Profondément républicain, il détourne son frère soit de se rapprocher des royalistes, soit de partir pour commander l'artillerie du Grand Turc. Et lui apporte le commandement des troupes de la Convention sous les ordres, d'ailleurs, de Barras. Bonaparte accepte. On sait comment, grâce à l'emploi du canon, il triomphe de l'insurrection royaliste — formidable — et sauva la Convention. Voilà pour le début de sa vie politique. La seconde rencontre que fait Bonaparte est celle d'une femme qui a perdu son carlin et le demande à tout le monde. C'est Joséphine. Bonaparte la trouve exquise (elle l'était), reçoit le coup de foudre, lui dit son amour et oublie... de lui demander son nom. L'entretien permettait cette audace. Mais il la retrouvera. Et voilà sa vie amoureuse fixée.

Les scrupuleux de l'histoire feront observer : à quel Lucien ne fut pour rien dans l'affaire de Vendémiaire, le commandement des troupes de la Convention, retiré à Menou, suspect, ayant été laissé à Barras, qui désigna Bonaparte pour son second. Je crois même que Lucien, à ce moment, n'était pas à Paris. 2^e que ce fut le même Barras qui, Bonaparte ayant été présenté à Joséphine par Tallien, le maria à son ex-maîtresse.

...Et j'ai promis l'empire à Joséphine. En la voyant dans les bras de Barras...

dit une chanson inédite de Lambert de Saint-Croix. Mais ces arrangements de l'histoire et ces conventions, nécessaires au drame, ne me gênent guère. Le drame historique lui-même a droit à son postulat. L'essentiel, c'est que le tableau est bien fait, vif et ne languit pas, nous présentant les personnages sous un jour sensiblement vrai.

Le second tableau se passe dans le boudoir de Joséphine, rue Chantierne, depuis rue de la Victoire. Bonaparte a épousé Joséphine. Il est heureux, car il eut pour elle une passion vive ; il est malheureux, car il est jaloux, et, sans impudence, on peut penser qu'il eut raison de l'être. Pour le moment, on le croit en Egypte. Les lettres de ses sœurs, très hostiles à Joséphine, ont porté sa jalousie à l'extrême. Aussi il n'a pas averti Joséphine de son retour. C'est le subtil Talleyrand qui avise celle-ci. Furieuse, Joséphine va au bal, très fière de son costume de Cléopâtre. Mais cependant, sur le conseil de ce même Talleyrand, qui pensait avoir besoin d'elle pour tenir Bonaparte, elle rentre au logis. Justement, Bonaparte y arrive, en tempête, suivi de Lucien qui ne demandait qu'à le voir rompre avec Joséphine. Mais, avant de partir, Bonaparte fouille l'hôtel et trouve Joséphine réfugiée dans sa chambre, terrifiée qu'elle est par la colère dont

elle a entendu les éclats. « Elle est trop belle ce soir ! » dit Lucien, qui se retire ; et, comme vous pensez bien, Joséphine démontre aisément à Bonaparte qu'elle est la plus fidèle des épouses.

Des années se passent. Bonaparte est consul à vie. Nous sommes, avec le troisième tableau, dans les jardins de la Malmaison. Et le consul joue aux barres avec ses familiers, dissimulant sous cette simplicité à la Plutarque les angoisses de son cœur. Car il sait que le Sénat et les Cinq-Cents vont venir lui offrir la couronne. Ceci charme et fait enorgueillir ses sœurs, tout à la fois : Pauline Borghèse et la maréchale Murat ne sont pas fâchées d'être les sœurs de César, mais elles sont furieuses de la perspective de devenir les dames d'honneur de Joséphine. De parvenue à parvenue, on ne se passe rien... Joséphine, pourtant, est loin de pousser Napoléon au trône. Une sorcière de son pays a prédit à la superstitieuse créole qu'elle serait « plus que Reine », mais qu'alors son étoile pâlirait. Cependant Bonaparte a pris sa résolution, et quand Talleyrand lui offre la couronne, il l'accepte — pour le bonheur de ses peuples.

Nous voici au matin du sacre et au sacre même, dans les quatrième et cinquième tableaux. Avant de partir des Tuileries pour Notre-Dame, l'Empereur a réuni sa famille. Il n'en fut pas de plus divisée. Madame Lætitia, femme de grand bon sens, craint que son fils perde la partie, pour la vouloir trop belle. Joséphine a toujours peur des prédictions de la négresse. Il faut un ordre empoté de l'Empereur à ses sœurs pour qu'elles se résignent à tenir la queue de la robe de l'Impératrice. Enfin, Lucien est absent. Il s'est marié contre le gré de son frère et suivant son cœur, et Napoléon l'exile. Joséphine demande sa grâce, que l'Empereur ne refuse pas, tout en ne cachant pas la crainte qu'il a de la voir repoussée, s'il y met pour condition que Lucien quittera sa femme ou, tout au moins, ne la fera pas entrer dans la famille impériale. Cette famille, Napoléon exige qu'elle soit désarmée. Son œuvre doit lui survivre et il ne peut lui survivre que par l'hérédité. Et il a besoin de tous les siens pour se serrer, après lui, autour de l'héritier légitime, le petit Napoléon-Charles, fils de Louis. Car Joséphine n'a pas voulu que Napoléon adoptât Eugène de Beauharnais : sans illusion sur ses belles-sœurs, elle les croit capables de le faire assassiner. Pour régler ces affaires de famille, qui sont d'un intérêt historique incontestable et où se résument bien les discordes de cette maison où Lucien seul représenta, à côté de son frère ou loin de lui, le courage, l'intelligence et la noblesse de caractère, Napoléon a mis le costume d'apparat de consul à vie. Je le regrette. Si le costume du sacre est admirable, avec la couronne de laurier et le manteau impérial, celui que David dessina pour le consul à vie est un costume de féerie. J'imagine que le contraste eût été saisissant et que la scène eût été plus émouvante si Napoléon avait encore gardé la son costume de soldat, qu'il eût pu exprimer le regret ou l'orgueil de changer — dans la sacristie de Notre-Dame, où il s'habilla pour le sacre — contre le costume des Césars. Ceci, me dira-t-on, n'eût pas été conforme à la vérité. Ah ! cette vérité stricte, que de fautes, au théâtre, on commet en son nom ! Est-elle, d'ailleurs, toujours suivie dans la pièce de M. Bergerat ? Pas le moins du monde. Junot, par exemple, nous est montré à Paris, alors qu'il était en Egypte. Son caractère même est transformé, ce qui est plus grave. Et, pour s'arrêter à un détail qui est aussi un détail de toilette, Mme Hading joue avec des cheveux blonds le personnage de Joséphine, créole brune, à la peau mate. Je crois vraiment qu'on eût pu sauver Napoléon et M. Coquelou de l'embaras de ce costume de charlatan et de ce chapeau de roi... du Châtelet ! Quoi qu'il en soit, des Tuileries nous passons à Notre-Dame et le rideau se relève sur une magnifique reproduction vivante du tableau de David : le Sacre. Ceci est tout à fait beau pour les yeux et voici bien un clou de premier ordre que tout Paris voudra voir.

Mais le drame, le drame des amours de Napoléon et de Joséphine, le drame du divorce — sorte de rappel violent de l'élegie divine de *Bérénice* — on peut dire qu'il ne commence qu'ici, au sixième tableau. Jusque-là, on nous a donné des tableaux entre lesquels s'écoulaient des années. Je crois, si brillants, si curieux que puissent être ces tableaux, que c'est un mauvais système de construction théâtrale. Mêmes choses qu'il sait, le spectateur veut qu'on les lui montre et qu'on les lui redise. Entre la rencontre du Palais-Royal, presque inutile en somme, et la scène de l'hôtel Chantierne, il y a le mariage et ses conditions, qu'on doit deviner. De même, l'état d'âme de Joséphine nous échappe au 18 Brumaire et pendant la seconde campagne d'Italie. Nous savons à peine qu'elle a tout fait pour sauver Napoléon d'un crime, en essayant de sauver le duc d'Enghien. Un peu de froideur résulte de ces interruptions du drame. Le théâtre ignore la préterition. Les grands dramaturges le savent bien. Aussi, ici, l'intérêt poignant, le succès, pour l'auteur et pour les interprètes, se sont perdus et montrés surtout dans les deux derniers tableaux, le sixième et le septième, d'une action serrée et émouvante.

Joséphine, à Saint-Cloud, sept ans après le sacre, n'ignore plus le projet de divorce qui hante Napoléon. Un incident détermine la crise. L'héritier présomptif, le fils de Louis, est mort. Napoléon veut avoir un fils pour lui laisser l'empire. Talleyrand négocie pour lui trouver une femme. Une seule chance de salut reste à Joséphine. Napoléon aime toujours Lucien. S'il se réconciliait avec lui, un héritier serait tout trouvé pour le trône et le divorce pourrait être évité. Joséphine a donc fait venir secrètement Lucien, et brusquement elle le met en présence de l'Empereur. La scène entre les deux frères est fort belle. Napoléon est à la fois amical et autoritaire ; ami aussi, Lucien reste ferme dans l'amour et l'estime qu'il a pour sa femme et que rien ne lui fera oublier. En vain Napoléon lui offre, pour lui un royaume, pour elle un duché. Il la veut, à la Cour, l'égale de ses belles-sœurs. Et la scène se termine, après un dialogue par moments admirable, par la rupture définitive. Joséphine, de ce fait, est condamnée.

Reste au septième tableau, qui se passe à Fontainebleau, ce qu'on peut appeler « l'exécution ». Avertie par Talleyrand, Joséphine refuse de signer l'acte de divorce. Junot ne veut pas accepter de l'y

contraindre et se brouille avec l'Empereur. (En réalité, il se fâcha quand Napoléon lui refusa le maréchalat, et devint un mécontent, si bien troublé par son ambition déçue, qu'il se suicida. Mais le Junot de M. Bergerat, je le dis une fois pour toutes, sentimentalement philosophe, est un personnage de fantaisie. Napoléon vient donc lui-même demander la signature de Joséphine. La scène est fort belle. Les deux époux se disent tout — et ils en ont long à se dire ! Napoléon menace. Il répudiera Joséphine. Il n'osera pas, dit celle-ci. Et, au fond, elle compte le reprendre par les sens et par l'amour qu'elle a fini par connaître pour lui. Mais l'Empereur, craignant sa propre faiblesse, a fait murer la porte de communication qui va des appartements de Joséphine aux siens. La pauvre femme frappe en vain à la porte désormais close. Elle s'affaïole, et, dans son affolement, se heurte au mur et se déchire le front, mettant à sa couronne de reine les rubis de sang de la couronne des martyres. A ses cris, ses femmes accourent et Napoléon avec elles. Il la prend dans ses bras. Il lui dit qu'il l'aime toujours... Et, sur ce mot, Joséphine vaincue signe l'acte de divorce.

C'est un honneur pour un théâtre littéraire comme celui de la Porte-Saint-Martin de nous avoir donné un drame tel que celui que je viens de raconter, qui est une œuvre de mérite et de haut vouloir. Sur cette œuvre, il y aurait beaucoup à dire. Mais il y faudrait tout un feuilleton, et encore ! Tant d'idées d'art et de faits historiques y sont exprimés et exposés ! J'ai dit les beautés de l'œuvre, admirablement mise en scène, avec des décors superbes et des costumes éblouissants. J'ai mes objections. Ainsi que j'ai indiqué en passant, le système de construction dramatique par tableaux que de longs intervalles séparent refroidit l'intérêt de l'action. A défaut d'un lien plus serré, l'unité pourrait se faire par une psychologie très complète et qui n'a pas sa place ici. Les deux derniers actes, par cette raison, sont ceux qui nous ont pris, bien plus que les précédents, restés anecdotiques. Au sujet de l'anecdote et de la façon dont l'auteur l'a prise avec l'histoire, je ne dis rien. Mon reproche, c'est qu'il y a deux vérités historiques : la réalité et la légende. Au théâtre, et peut-être ailleurs, je préfère la vérité de la légende. Pour moi, tout grand homme est le résumé d'un état d'âme d'un pays à l'heure où il y a été salué de l'admiration de tous. L'intérêt le plus noble, la conception la plus haute, la vérité la plus philosophique consistent à nous montrer de lui tout ce qui est une face de l'idéal qu'il incarne. Le reste n'est rien, à moins que, sacrifiant cet idéal, on ne donne la réalité absolue, étroite, l'analyse complète du phénomène que cet homme fut. Ici, la faute me paraît être d'avoir mêlé les deux systèmes, les deux conceptions. On hésite devant ce Napoléon, mélange de grandeurs et de petitesse. Tel il fut, je le pense. Mais c'est là la grande vérité de l'art ?

J'arrive maintenant à parler de l'interprétation qui est, d'ensemble, très remarquable. On me permettra de le faire brièvement. J'imagine que M. Coquelou n'est pas dissimulé la difficulté de l'entreprise qu'il a tentée, de jouer le rôle de Napoléon. Il a hésité. Il voulait, à l'ordinaire, jouer celui de Lucien, qui est fort beau, Lucien ayant été, d'ailleurs, un homme admirable. Enfin, il s'est décidé. Ce rôle de Napoléon devait lui plaire. N'y a-t-il pas, pour son talent hors de pair, toute la gamme des sentiments et des passions ? Ambition, amour, jalousie, tendresse, violence, génie, bonhomie, tout est là dedans, et M. Coquelou est maître de cette grande lyre aux cordes multiples, de la corde légère à la corde d'airain. La difficulté devant laquelle il s'est trouvé est celle d'être d'ordre purement physique qu'il y a toujours à représenter au théâtre un personnage fixé dans l'œil de tous d'une façon formelle et *non varié*. Nous connaissons deux personnages, deux médailles : Bonaparte — l'Empereur. Il est clair que ce n'est qu'à force d'adresse que M. Coquelou a pu donner l'illusion du maigre Corse aux cheveux plats. En l'écoulant, nous avons été gênés par cette préoccupation, par cette sorte de question préalable : Ressemble-t-il, peut-il ressembler à Bonaparte ? Il a fallu s'y faire, d'autant plus que la curiosité anecdotique des premiers tableaux ne donne pas lieu à des scènes passionnées, où l'action du comédien emporte tout. Aussi cette pleine satisfaction nous est-elle venue surtout quand le drame devient violent et passionné, dans la scène avec Lucien, dans la scène de la signature où nous ne pensions plus à rien autre qu'à écouter un comédien admirable et désormais à l'aise dans ce que son art a de supérieur, l'expression des sentiments et la nuance des passions.

Le beau rôle de Lucien a été tenu avec talent par M. Desjardins, et celui — assez facile — de Junot, par M. Volny, qui est élégant et un peu trop élégiaque. La figure du boiteux Talleyrand a été composée de curieuse façon par M. Jean Coquelou, qui a fait parler ce grand personnage avec la plus grande finesse. Je nomme encore M. Grevier, qui a essayé de faire du marmelot R

de Victor Massé, d'Halévy, de Delibes, qui forme le fonds du répertoire de notre théâtre national. Il ne me reste donc plus qu'à remonter des œuvres qui sont totalement inconnues, et en dehors des répertoires des artistes que je puis engager en représentations, ce qui m'empêche de renouveler mes spectacles — et ces pièces ne cessant de leçons et des répétitions, ainsi que la formation d'un matériel complet de costumes et décors, je me vois dans l'obligation de faire relâche à partir de ce jour, et je mets en répétition, pour passer très prochainement : *Les Amours du Diable*, opéra-féerie de Saint-Georges et Grisar, que suivront *Lara*, de Maillart, *Maria d'Édore*, etc., etc.

J'espère pouvoir arriver quand même — car les obstacles ne sauraient m'effrayer — à un résultat intéressant pour le public et les musiciens.

Veuillez recevoir l'assurance de mes sentiments très distingués.

Victor SILVESTRE.

Noblet, le joyeux Noblet, est de retour à Paris depuis hier, disposé et bien portant. Il revient d'Athènes, où il était allé par le plus long chemin, en compagnie de M. Léon Gandillot.

Les deux amis ont fait un assez long séjour en Syrie, notamment à Damas, huit jours durant, les deux amis ont vu de la vie locale, assis sur les merveilleux tapis du pays, fumant des pipes turques devant des tasses de café turc, au milieu des Druses, des Smyrniotes, des Égyptiens et des Turcs.

Noblet appelle cela : sa cure de narghile... leh.

Le théâtre de la Gaîté annonce les dernières de *la Fille de Mme Angot*, qui va atteindre sa deuxième centième représentation.

La semaine prochaine, M. Debruyère nous donnera la première représentation des *Seigneurs Gaudichard*, opéra-comique en trois actes et cinq tableaux, de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Edmond Andrieu. Le principal rôle — ou plutôt les deux principaux rôles, car le personnage est double — est confié à Mme Simon-Girard, la divette tant applaudie, à juste titre, dans la pièce en cours. Elle aura comme principaux partenaires Mmes Hortense Debruyère, Jane Evans, Irma Aubry, et quantité de jeunes femmes chargées de rôles mineurs, mais cependant importants. La petite Mélodie jouera, au prologue, les personnages tenus ensuite par Mme Simon-Girard.

Quant aux hommes compris dans la distribution ce sont : MM. Paul Fugère, Vauthier, Lucien Noël, Soums, Bernard, Paul Bert, Dacheux, etc.

Un ballet, intercalé dans la fête du quatrième tableau, sera dansé par Mlle Julia Duvall, la jeune et gracieuse étoile chorégraphique de la Gaîté.

M. Gauthier, l'excellent jeune premier du Gymnase, nous écrit le billet suivant :

Mon cher Huret,

Plusieurs journaux annoncent qu'on vient de prononcer mon divorce d'avec une de mes jolies camarades qui eut de nombreux succès au théâtre Cluny.

Cette nouvelle a été si durement inspirée par le mois d'avril, puisque jamais — mais jamais ! — je n'ai été marié.

Cependant, comme je ne voudrais pas, par mon silence, devenir l'objet d'une farce qui pourrait être préjudiciable à la personne dont le nom a été si malencontreusement joint au mien, je vous serais reconnaissant de bien vouloir couper les ailes d'un canard de goit plus que d'un homme.

Merci mille fois, mon cher Huret, et croyez à mes sentiments très cordiaux.

Louis GAUTHIER, du théâtre du Gymnase.

C'est aujourd'hui que se met en route la tournée de Zaza, avec Mlle Roybet dans le rôle de Zaza.

La tournée débutera ce soir à Angers, se rendra demain à Nantes, ensuite à Saumur, Niort, puis à Cognac, Périgueux, Limoges, Orléans, etc., etc.

Aujourd'hui jeudi, à 2 h. 42, au Cercle du Luxembourg, rue du Luxembourg, avant-dernière matinée du *Sang de Cabaret*, le mystère si applaudi de Ch. Grandmougin.

De Hambourg :
« La jolte Mlle Sidley, qui vient de Berlin où elle a chanté pendant six mois, à l'Opéra, avec un succès dont le bruit est arrivé jusqu'à nous, a été engagée par le directeur de l'Hansa Theater de Hambourg, où elle a débuté le 1^{er} avril.

« Notre camarade compatriote est ravie de l'accueil des Hambourgeois et il y a de quoi : chaque soir ce sont des applaudissements et des rappels sans fin ! »

De Monte-Carlo :
« La dernière semaine du Palais des Beaux-Arts a été occupée par des représentations de comédies modernes, interprétées par la fine et gaie artiste Mme Marie Durand, dont on a applaudi le spirituel talent, si complet et que distingue une heureuse recherche des nuances.

« Hier, à Monte-Carlo, a été donnée *la Sphinx*, comédie dramatique en trois actes, de M. Maurice Guillemot et Etienne de la Porta. On a applaudi l'œuvre, d'une psychologie très intense, et à la fin du second acte on a rappelé les interprètes, Mme Irma Gramatica, qui, dans la grande scène avec M. Reinach, a émerveillé la salle.

« Lorsque l'héroïne se tue, au troisième acte, Mme Gramatica, dont le talent énergique s'apparente avec celui de la Duse, a composé une mort hallucinée et frissonnante qui a produit le plus grand effet.

« M. Reinach, d'un jeu sobre et nerveux, est un acteur de premier ordre.

« Après le succès obtenu à Monte-Carlo, il faut souhaiter que cette œuvre, d'un puissant intérêt, soit bientôt représentée à Paris, et cette fois en français. »

PETITES NOUVELLES

Mme Rosine Laborde, qui devait donner une audition d'élevés aujourd'hui 6 avril, se repose en ce moment à Chilly-sur-Marne et retardé cette audition au 20 courant.

On y entendra des œuvres de Charles René, accompagnées par l'auteur.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :
A la Bodinière, 3 heures : Matinée à prix réduits pour les familles. Les *Pensées enfantines*; de Télégraphie humaine, par M. Nioff, avec le concours de M. Maureth, laryngologiste. Scènes d'imitations d'enfants terribles. — A 4 h. 1/2 : Les *Sermons de Lacordaire*. Conférence par M. Léon Claretie, lecture par M. de Max, de l'Odéon.

— Aux Mathurins, à 4 h. 1/2 : *La Revue en dentelles*, de M. G.-H. Montignac, airs nouveaux de M. Gaston Lemaire, jouée par Mlle Paulette Filliaux et M. Philippon.

— Aux Grands Magasins Dufayel, de deux heures à cinq heures, concert gratuit par une sélection de l'harmonie. Voir dans la salle du cinématographe les rayons X, les nouvelles conquêtes de la science : répétition des expériences présentées au Conservatoire des arts et métiers, avec les puissants appareils Rudolphe, le Sténor créé par les établissements Pathé frères, le Cinématographe Lumière, scènes animées et parlées, imitation parfaite des bruits de l'eau, du pas des hommes et des chevaux, du roulement des attelages, du crépitements de la fusillade, du grondement du canon, etc.

Programme des concerts de dimanche, Conservatoire (2 heures) :
Symphonie en si bémol (Beethoven). — *La Prise de Troie*, 2^e et 3^e scènes du 1^{er} acte (H. Bréri). — Mlle Bréval, M. Renaud. — Airs de ballet d'opéra en duo, prélude, adagio, etc.

voite (Gluck). — Chœurs d'Elle (Mendelssohn). — Ouverture de Patrie (Bizet).

Concerts-Colonne, 2 h. 4 :
Symphonie fantastique (H. Berlioz). I. Rêveries, passions; II. Un bal; III. Scène aux champs; IV. Marche au supplice; V. Songe d'une nuit de sabbat. — Concerto en la mineur (R. Schumann). I. Allegro affettuoso; II. Intermezzo; III. Allegro vivace. M. I.-J. Paderewski. — *Poème roumain* (Georges Enesco), suite symphonique en deux parties. — Concerto en fa mineur (Chopin), nouvelle orchestration de Saint-Georges et Grisar, que suivront *Lara*, de Maillart, *Maria d'Édore*, etc., etc.

Jardin d'Acclimatation (3 heures) :
Marche (Bergon). — Entr'acte, valse lente *Rose Mousse* (A. Bosc); sérénade hongroise (Jancsó). — *Credo*, accompagné sur l'orgue, par Mme L. Comettant (Jane Vieu); Air de *Stradella* (paroles italiennes) Elbow, chanté par Mme Valéry; — *Ronde de nuit* (basse) et orchestre (De M.), exécutée par M. Ch. Violet, de l'Opéra-Comique. — Air du *Roi de Lahore* (M. Sennet), chanté par M. G. Collinet; Scène pastorale pour orgue (L. Béraud), exécutée par Mme L. Comettant. — *Romance de l'étoile de Tannhäuser* (R. Wagner), chantée par M. G. Collinet. — *Rayon de Soleil* (valse) (Elsen).

On annonce l'arrivée prochaine, à Paris, du célèbre quatuor tchèque.

Pendant les fêtes de Pâques, les Folies-Bergère n'ont pu contenir tous ceux qui se sont pressés pour applaudir le merveilleux programme qui réunit la Loie Fuller, Otero, Jane Thylda, et les autres merveilleux artistes, dont quelques-uns, mis en musique par M. Francis Thomé, seront accompagnés par l'auteur, Mlle Juliette Darcourt et M. Tarride, des Nouveautés, jouent ensuite une comédie de Francis de Croisset : *Par Politesse*.

Les fêtes de Pâques auront été fructueuses pour Parisiana. Anna Thibaud, Villé-Dora, Gietter, B. de Castillon, Vibert, etc., ont, comme à leur ordinaire, mérité les applaudissements du nombreux public. Quant à la *Duoïsselle* de chez Maxim, elle est toujours un succès d'applaudissements. Demain, jeudi, même spectacle en matinée populaire.

Un joli régal littéraire, au théâtre des Mathurins. Demain vendredi, à 4 h. 1/2, après une causerie de M. Jacques Richepin, le jeune auteur dramatique, les deux meilleurs diseurs de Paris, Mlle Laparcerie et M. de Max, de l'Odéon, diront des vers du poète Francis de Croisset, dont quelques-uns, mis en musique par M. Francis Thomé, seront accompagnés par l'auteur, Mlle Juliette Darcourt et M. Tarride, des Nouveautés, jouent ensuite une comédie de Francis de Croisset : *Par Politesse*.

Avec Little Tich, l'inénarrable fantaisiste, et les phoques savants qui exécutent des jongleries dignes des clowns les plus adroits, l'Olympia a trouvé deux numéros que tout Paris voudra voir.

On trouvera spectacle plus merveilleux, plus féérique que celui qu'on voit de la *Grande Roue de Paris* ?

Tandis que lentement, doucement, elle vous emporte dans les airs, à vos pieds se déroule le plus beau panorama qu'on puisse imaginer, dans un embrasement d'or et de soleil.

Et, à la descente, on trouve d'innombrables attractions, très ingénieusement groupées par M. Clément, parmi lesquelles il convient de citer tout spécialement la « Grotte d'Azur » due à l'initiative artistique de M. Florio.

PETITES NOUVELLES

Aujourd'hui, à l'Eldorado, matinée à prix réduits (1 fr. à toutes places) et le soir première représentation de *Paché* moralité en un acte, de MM. Charles Quinel et René Dubreuil, jouée par M. Prévot, du Palais-Royal; Mmes Alice Verneau, de l'Odéon; André Giraud, des Bouffes.

Programme : Clovis, Delmarre, Chemin, Marguerite Favart, et la *Manille*, jouée par la troupe du Grand-Guignol.

LA VIE ARTISTIQUE

Petites Expositions

M. Jean Desbrosses est un des vétérans du Salon. C'est un artiste franc et modeste, qui a toujours apporté dans les expositions une note franche et convaincue, sans prétention et sans négligence.

Ses paysages ne sont jamais passés inaperçus. On en aimait le sentiment tranquille, aimable, et la technique simple. Pourquoi n'aurait-il pas eu, comme bien d'autres, après une longue et méritée carrière, le plaisir de revoir, réunis, l'ensemble de ses efforts ?

Aujourd'hui s'ouvre pour quelques jours, au Cercle de la Librairie, une exposition générale de son œuvre de paysagiste, avec quelques figures déjà anciennes.

De belles études des « Ruines des Tuileries », une vue de Plombières (n° 27); *la Dent du Marais*; les numéros 66, 94, et surtout 149 et 61 — vues de routes, de champs, de montagnes, de pâturages — nous ont paru particulièrement dignes d'être cités pour la délicatesse et le soin de leur exécution. Ce sont choses qui, faites un peu à la façon des vieux Hollandais, ne feront que gagner en vieillissant. C'est de la peinture de brave homme.

Arsène Alexandre.

P.-S. — Une petite erreur typographique s'est glissée dans mon précédent article. Au lieu de : « Galerie Petit, M. Armand Pointy expose », il faut lire : M. Armand Pointy expose. « Cette coquille serait d'autant plus regrettable que l'exposition de M. Armand Pointy, encore une fois, est une belle œuvre de volonté et de recherche artistique. Je suis presque heureux de cette erreur, puisqu'elle me donne l'occasion d'affirmer de nouveau une si méritoire tentative. — A. A.

La Vie Sportive

LE TURF

Beaucoup de chevaux retirés. Choix pas très facile malgré ça. On peut voir dans le prix du Fleuriel, Janval ou Pollux II; dans le prix de Clairefontaine, Fossin II ou Peu de Chose; dans le prix de la Tour, Euryale ou Irun II; dans le prix Bide-Abatte, Paléon ou Sylvain; dans le prix Clin-Foc, Lock; dans le prix de Bezons, Lynch ou Banios.

CONCOURS HIPPIQUE

Nous sommes en route pour les belles séances. L'assistance était très belle. Remarqué dans les tribunes :

Mmes la princesse de Lucinge, duchesse de Reggio, marquise d'Espeuilles, comtesse de Bryas,

comtesse de Périgord, Mme Darquignon-Pujol, marquise de Baillon, comtesse de Saint-Georges, marquise de Croix, comtesse de La Rochefoucauld, vicomtesse de Bellesme, Mme Recopé, comtesse de Machiels, comtesse d'Esclapart d'Hust, vicomtesse de Grolier, comtesse de Saulty, comtesse de Mielles, comtesse d'Havilland, baronne de Dampierre, comtesse de Miramon, comtesse d'Hautpoul, comtesse de Durfort, comtesse de Bonnevillie, baronne de Neufville, marquise de Montessuy, comtesse d'Aulon, comtesse de Lambertye, comtesse de Chevières, comtesse de Lamarque, Mme Firmin-Didot, Mme Barrachin, comtesse de Sercey, comtesse de Vanssay, Mme d'Aligre, Mme de Vergès; les généraux de Kermartin, Favort, Dulac, d'Espeuilles, du Bessol, Baillod, Cabré.

On avait à liquider d'abord le prix des Dames, gagné par M. Simon, capitaine au 4^e hussards, un de nos bons cavaliers militaires, sur Clélie, et vainqueur hier de l'Quinm au avec Hova.

Voici les résultats officiels :

Examen des jeunes gens : Médailles d'argent : MM. Le Blon, du manège Esnault; Penancier, du manège Saint-Paul.

Rappel de médailles d'argent : MM. Lagroux, du manège d'Espeuilles; Lépout, du manège Esnault; Modiano, du manège Lejeune-Calmate.

Médailles de bronze : MM. de Bony, de Crépy, de Féligon, de Bordes, de Thierry, du manège Janin; Dubois, Étienne, Emile et Paul Pascaud et Lamana, du manège Saint-Paul; Gaudier et de La Charnoye, du manège Esnault; Lefranc, du manège d'Espeuilles; G. de Senneval, du manège Lefèvre; de La Maillandière.

Rappel de médaille de bronze : M. Petiet, du manège Esnault.

Prix des Dames : 1^{er} prix, Calixte (M. Simon); 2^e prix, Plantagenet (vicomte de Cholet); 3^e prix, Porthos (M. G. Bouché); 4^e prix, Mâcon (M. Xavier Riant); 5^e prix, Norah (M. Xavier Riant); 6^e prix, Mar de War (comte de Berthelot); 7^e prix, Crise, Griset (comte Louis d'Havrincourt).

Flots : Milan (M. de Perey), Le Ragot (M. G. Bouché); Lady Nett (vicomte A. de Cousseau); Gavroche (M. Jacques Bize); Top Top (comte L. d'Havrincourt); Gros Père (M. Dutech).

Flots : l'Omniun. — 1^{er} prix, Hova (M. Simon); 2^e prix, Zet (comte G. de Gordon); 3^e prix, Milan (M. de Perey); 4^e prix, Tinguet (M. de Kersauy); 5^e prix, Calixte (M. Simon); 6^e prix, Norah (M. Xavier Riant).

Flots : Othello (M. H. Dutech); Armagnac (M. Bonnaux); Porthos (M. G. Bouché); M. Outter (M. G. Bouché); M. Dumarest; Gavroche (M. Jacques Bize); Vary Séléret (M. Simon); Old Style (M. Georges Kryn); Altesse (M. Henry Leclerc); Go a Head (M. P. Tramoy).

COURSES A MAISONS-LAFFITE

Cette journée du prix Lagrange a merveilleusement réussi. Le beau temps a duré du commencement à la fin, avec une chaleur agréable et tempérée. Les masses du pesage commencent à se garnir de fleurs et prennent des tons de tapis d'Orient. La piste est belle, un peu poussiéreuse, mais belle.

Sur un beau socle en velours on avait placé la statue équestre du Grand Frédéric, de Gérôme, excellent choix artistique dont on félicitait M. Adam. On disait : « Cette prédiction mondiale : Vainqueur de la fin du monde, ne lui a pas porté veine. On avait dit la même chose à M. de Gheest, l'année dernière, en lui montrant le Bonaparte de Gérôme. Holocauste a eu le sort de Volnay : il a connu la défaite.

Son heureux vainqueur, un illustre inconnu qui a rapporté au mutuel 4065 francs pour 40 francs, se nomme Mic; c'est un produit du futur élevé chez M. Oudard, au haras du Fay. Il est fils d'une jeune poulinière nommée Michelette. Il a du sang de Dollar par sa mère et du sang d'Atlantic par son père. Il fut acheté yearling au Tattersall, par son propriétaire Flatman, pour 100 francs, et fut revendu à 140 francs. C'est un produit de la monte à la paille. Voilà une famille tirée maintenant de l'obscurité. Vive le sang de Dollar ! Le père fera maintenant la monte à mille francs.

Quant à la défaite d'Holocauste, elle me contrarie, mais elle ne me fait pas de peine. Mic n'a battu Holocauste que d'une tête, et Holocauste a bien eu quelques petits désagréments. Mic n'a pas de grands engagements.

Le Prix de Montesson, 3,000 fr., 2,000 m., a été pour Bigoudi, à M. R. Denman (Ware), battant, après dead heat, Monsieur d'Épône, à M. Ch. Cunningham (Brookbanks), et Anthémise, au baron de Rothschild (Harrisson).

Monsieur d'Épône a mené devant Xalta, Pandore, les autres en peloton. Épi dernier. Entre les tournants Monsieur d'Épône précédait Pandore, Savonnette, Montalysac, Anthémise, Bigoudi, les autres échelonnés. Monsieur d'Épône semblait l'emporter quand Bigoudi venait l'attaquer à l'intersection des pistes et parvenait à faire dead heat. Anthémise, troisième, a trois longueurs. Monsieur d'Épône a gagné à deux longueurs et demie.

Pari mutuel à 40 fr. : 397 fr. 50. Placés : Bigoudi, 120 fr.; Monsieur d'Épône, 34 fr. 50; Anthémise, 29 fr. 50.

Bigoudi a été réclamé par M. de Gheest pour 8,001 francs.

Le Prix de Champagne, 4,000 fr., 2,000 m., a été pour Julietta, à M. G. Dreyfus (Dodd), battant, après dead heat, Xalta, Julietta, Master Binks et Come Comme partaient devant Puisseux et Saxophone. A l'intersection des pistes Master Binks fléchissait, Mute se rapprochait de Julietta, mais cette dernière conservait une longueur. Master Binks troisième à trois longueurs.

Pari mutuel à 40 fr. : 59 fr. 50. Placés : Julietta, 38 fr.; Mute, 28 fr.

Le Prix d'Orgeval, 4,000 fr., 2,400 mètres, a été pour M. de M. Le Marois (Williamson), battant, après dead heat, M. Wynans (Kearney), et Rame, à M. J. Forêt (J. Cooke).

Soi-même a mené devant Baba, Rame, Saint-Médard, Gramme et Caprice. Entre les tournants M. de M. et Caprice étaient battus. Baba venait attaquer sans pouvoir le rejoindre Soi-même, qui l'emportait de trois longueurs. Rame, troisième à quatre longueurs.

Pari mutuel à 40 fr. : 59 fr. 50. Placés : Julietta, 38 fr.; Mute, 28 fr.

Le Prix Palmiste, 4,000 fr., 2,400 mètres, a été pour Hatto, au vicomte d'Harcourt (Dodge), battant Le Normand, à M. Roland Carter (Weatherdon) et Panache, à M. Ephrussi (W. Prat).

Le Normand, Hexamètre et Bataillon ont mené devant les autres en peloton. Gloudou, dernier. Entre les tournants Le Normand, Hexamètre et Tarascon galopaient devant Hatto, Panache, Dorian, Saint-Séraphin, Paradore. Avant l'intersection des pistes Le Normand avait plusieurs longueurs sur Hatto; ce dernier venait l'attaquer avant les tribunes et prenait l'avantage pour l'emporter de trois quarts de longueur. Panache, troisième à quatre longueurs, précédait M. de Saint-Jean.

Pari mutuel à 40 fr. : 30 fr. Placés : Hatto, 47 fr.; Le Normand, 40 fr. 50; Panache, 49 fr. 50.

Le Prix de Villechâlon, 5,000 fr., 2,200 m., a été pour Bragellonne, au baron Leonino (Dodge), battant Ayen, au comte de Fels (Spears) et Mlle de Beuxes, à M. J. de Brémont (Dodd).

Bragellonne a mené devant Jupiter II, Ayen, Montmirail, Tony, Commandant, les derniers Hameau et Chouchou. A l'entrée de la ligne droite Mlle de Beuxes, Ayen, Tony, Chrysostome se rapprochaient les uns des autres rejoignant Bragellonne qui l'emportait de quatre longueurs sur Ayen. Mlle de Beuxes, troisième à trois longueurs, précédait Tony.

Pari mutuel à 40 fr. : Ecurie Leonino, 51 fr. Placés : Bragellonne, 26 fr.; Ayen, 44 fr.; Mlle de Beuxes, 28 fr.

Robert Milton.

PETITES NOUVELLES

Automobilisme. — L'Automobile Club de Nice a fait disparaître dimanche son rallye-papiers sur les routes avoisinant Cagnes et Villeneuve-Loubet. Six voitures et cinq motocycles y ont pris part. M. Clérissy est arrivé premier, ayant effectué les 17 kilomètres du parcours en 40 minutes 25. M. Péter; 3^e, M. Gondoin; 4^e, M. Bartol.

Dans les motocycles : 1^{er}, M. Mercadet, en 39 minutes 25; M. Girelli; 3^e, M. Gibert.

Déjeuner très gai à Villeneuve-Loubet, pour terminer cette charmante réunion.

Aux ateliers de la maison Ross, 48, rue du Théâtre, on travaille jour et nuit pour donner satisfaction aux commandes qui arrivent par milliers à la fin de ce mois pour venir à Paris, où il participera à plusieurs réunions.

Le routier Hurlu 1899, modèle officiel, révolutionnera le monde cycliste, non seulement venue du premier pneumatique. Non seulement cette machine est très élégante, mais elle est la plus roulante et la plus à la portée des petites bourses.

Dimanche prochain se disputera la course Paris-Rouen, organisée par le Grand Pigeon montmartrois, sous le patronage de la Fédération des Cyclistes amateurs français.

Le parcours comporte 127 kilomètres et les prix consistent en objets d'art.

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

EAU D'HOUBIGANT POUR LES TOILETTE

VIN G. SEGUIN RECOMENDANT

EAU DE COLOGNE PRIMALE

F. MILLOT - EAU DE COLOGNE PRIMALE

LA SOTTISE HUMAINE !

Il est certain que si les hommes employaient la dixième partie du temps qu'ils passent en discussions politiques dont les résultats sont des plus stériles, à rechercher les moyens de vivre heureux et bien portants, l'humanité entière s'en féliciterait et peut-être arriverait-on à trouver le moyen de propager des *Gouttes de Fer Bravais*, le remède si puissant contre l'anémie.

PARFUMERIE LENTHERIC

Petites Annonces

PLAISIRS PARISIENS

Programme des Théâtres

MATINÉES

FRANÇAIS — 1 h. 1/4. — Gringoire; le Barbier de Séville.

ODÉON — 1 h. 1/2. — Struensee.

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT (2^e). CHATELET (1^{re} 1/2). COMÉDIE-FRANÇAISE (5 h.). — Les Acrobates (le Coeur au malin; le Divorce). Causerie par M. Pierre Vignault.

FOLIES-BERGÈRE (2^e 1/2). EL DORADO (2^e 1/2). PARADIS (2 h. 1/2). LES VIGNOLETTES (2 h. 1/2). MATHURINS (3 h.). LE CARILLON (2 h. 1/2). LA CIGALE (2 h.). NOUVEAU CIRQUE (2 h.). CIRQUE D'HIVER (2 h.). CIRQUE MEDRANO (2 h. 1/2).

SOIRÉE

OPERA — Relâche.

FRANÇAIS — 8 h. 1/2. — La Revanche d'Iris; Francillon.

ODÉON — 8 h. 1/2. — Les Truands.

CHATELET — 8 h. 1/2. — La Poudre de Perlinpinpin.

GYMNASSE — 8 h. 1/2. — Le Serment d'Yvonne; Un Conseil judiciaire.

VAUDEVILLE — 8 h. 1/2. — Mme de Laval.

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT — 8 h. 1/2. — La Samaritaine.

VARIÉTÉS — 8 h. — Monsieur X...; Le Vif; Marcheur.

PALEIS-ROYAL — 8 h. 1/4. — Callette; Un fil à la patte.

PORTES-S.-MARTIN — 8 h. 1/4. — Plus que Reine.

</

